



ÉDOUARD DUJARDIN

—

Antonia

Légende dramatique en trois parties

ANTONIA

LE CHEVALIER DU PASSÉ

LA FIN D'ANTONIA

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

à

cordialement

Édouard Dujardin

La Légende d'Antonia

DU MÊME AUTEUR

Les Lauriers sont coupés, roman, précédé des Hantises, et de Trois Poèmes en prose, nouvelle édition, avec portrait de l'auteur d'après Anquetin.

L'Initiation au péché et a l'amour, roman.

La Comédie des amours, vers.

Litanies, 6 mélopées de chant et piano.

ÉDOUARD DUJARDIN

Antonia

Légende dramatique en trois parties

ANTONIA

LE CHEVALIER DU PASSÉ

LA FIN D'ANTONIA

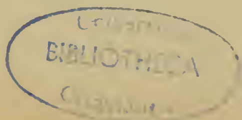


Nouvelle édition



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCIX



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Six exemplaires sur japon impérial, numérotés de 1 à 6
et dix exemplaires sur hollande, numérotés de 7 à 16

JUSTIFICATION DU TIRAGE



AVANT-PROPOS

Au moment de mettre la dernière main à une œuvre nouvelle à quelle plusieurs années auront été consacrées, ce n'est pas sans ielque émotion que l'auteur a repris, pour en préparer une nou-lle édition, ces trois pièces vieilles la première de huit ans, la oisième de six ans... Grande humani aevi spatium !...

L'expérience de la représentation théâtrale n'aura certainement s été inutile à l'auteur, tant pour de nouveaux travaux que ur la revision des trois parties de la Légende d'Antonia. *Quel-ies-uns de ces neuf actes (les seconds actes du* Chevalier du Passé *de* la Fin d'Antonia, *en particulier) ont été bien accueillis du iblic ; d'autres parties, le plus grand nombre, ont été moins heu-uses ; parmi les causes multiples d'insuccès de certaines scènes, faut évidemment compter ces imprudences de langage qu'un iblic de deux cents ou de deux mille personnes assemblées accepte fficilement. Presque chaque fois, la correction s'imposait. Mais, uf une exception, rien d'essentiel, rien d'important n'a été changé ; ces trois pièces restent bien, avec quelques modifications de tail, celles qui ont été jadis présentées au public.*

Dans un appendice, l'auteur a donné quelques indications no… velles pour servir à la représentation des trois tragédies. En r… voyant en effet ces pièces après six, sept et huit ans, et tout en … rendant compte des graves inégalités et des témérités grammat… cales que la critique peut leur reprocher, il y a retrouvé l'émoti… de lyrisme qui lui a autrefois semblé les animer, et il lui a é… impossible de les juger indignes d'intéresser le public. Le dran… romantique, avec ses péripéties tumultueuses, n'est pas la seu… forme acceptable du drame; et, pour avoir de moins nombreus… représentations, la tragédie a su et saura encore émouvoir et in… truire la foule.

Mais combien d'œuvres de jeunesse ont dû attendre, pour avo… leur jour, que leurs auteurs aient abondamment cessé d'être « d… jeunes »!



Et puisse, le jour où Antonia *reparaîtra devant la foule, puiss… t-il se retrouver des interprètes tels qu'ont été les deux créateurs, … différents l'un de l'autre, si admirables tous deux, — Mlle Mell… le miraculeux instrument où vécut et chanta avec la plus noble fi… lité l'esprit du poème, et si belle, et si harmonieuse! — M. Lug… Poe, qui, pour ses débuts dans les rôles lyriques, sut donner (av… l'absence de voix qu'il faut!) cette expression du sentiment in… rieur tant rêvée par quelques poètes.*

Mars 1899.

M. Catulle Mendès,
le premier qui fit un accueil bienveillant
à mon entrée dans le monde des lettres,
en dévoué hommage,

E. D.

1re PARTIE

ANTONIA

Tragédie en trois actes

éâtre d'Application,
20 avril 1891.

AVERTISSEMENT

DE LA 1re ÉDITION

L'auteur renvoie les lecteurs à l'avertissement du volume de vers, la Comédie des amours, *qu'il vient de publier, pour les quelques explications concernant la forme poétique ici employée* (1).

*La tragédie d'*Antonia *a, d'ailleurs, été faite pour être représentée; c'est « un peu d'émotion », « quelques cris de passion humaine » qu'il voudrait faire entendre sur le théâtre.*

La réduction des indications scéniques au strict minimum rendra peut-être la lecture du volume moins aisée; mais il a semblé que l'intérêt littéraire du drame était dans le fait même du dialogue et que les maîtres du XVIIe *siècle avaient plutôt raison en publiant le texte de leurs pièces dans leur plus fruste nudité.*

Avril 1891.

(1) Ces brèves explications concernant le *vers libre,* qui étaient peut-être utiles en 1891, ne le sont assurément plus en 1899.

PERSONNAGES

L'Amant,
L'Amante,
Paris,
Chœurs.

Un carrefour ; horizon de routes, de bois et de montagnes.
L'époque romantique.

ANTONIA

Icb sah ihn und lachte.

PARSIFAL.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

CHŒUR DE BOURGEOIS

Ils causent entre eux, par groupes.

1er GROUPE

Eh bien, n'est-elle pas d'âge
Pour le mariage?

Entre nous,
Elle montre peu de goût
A prendre époux.

Pauvre petite,
Quelle vie d'ermite!

Ne la plaignez point;
Ça n'ira pas loin.

2e Groupe

Et votre gas,
Le mariez-vous pas?

Toujours en cavalcades,
En mascarades,
En sérénades.

Puisse-t-il se faire
Plus sédentaire!

Il nous donne du mal;
C'est un original.

1er Groupe

Quel souci!
J'en suis abasourdi.

Mettre un point d'honneur
A faire le bonheur
De filles sans cœur!

Élever un garçon,
Ne penser qu'à son
Éducation!

Et voir ce qu'on aime
Partir pour la Bohême.

2e Groupe

Nos races
Derrière nous se tassent.

Si nous avons vécu,
Le jour de vivre aux autres est venu,

Et nous rêverions pour eux
Les jours heureux
Qui n'échurent point aux aïeux,

Si nous ne savions
Que ce sont des chansons.

1er Groupe

Pourquoi
Est-ce que l'on voit

Sitôt désunies
Les unions les mieux assorties ?

Pourquoi jamais
Les cœurs l'un pour l'autre faits

N'ont-ils la chance
De faire connaissance?

2e Groupe

Ame sœur,
Mon cœur
Eût été ton serviteur ;

Mais tu fuis,
Et j'en suis
Pour mes ennuis.

Ames ensemble appareillées,
Vous naufragez ;

Ames aux envols fous,
On nous voue
Aux loups.

Un Vieillard

Ames tard advenues,
Qui n'avez point connu
Celles pour qui vous étiez élues,

O vous qui tour à tour et selon l'heure
Avancez dans le rire et la douleur,

Vous qui savez combien fuyants dans l'espace
Les rêves passent
Et sont loin et sans recours et sans trace,

Et qui parfois avez tremblé, comme si quelque malédiction
Peut-être pesait sur vos fronts,

O vous, cœurs pitoyables, cœurs apitoyés,
Vous au sort originel liés,
Voyez !

Sous vos yeux d'irrésolus
Deux amants vont paraître et s'acheminer vers l'absolu.

L'homme du destin
Vers vous s'en vient ;

Et puis ce sera elle,
Celle
En qui le désir étincelle.

Tous deux
Joindront leurs pas hasardeux

Tous deux à l'expérience
Apportent leur inconscience.

Ce sont des cœurs, ce sont des âmes ;
Une nécessité lointaine les réclame ;

Il est né afin de s'unir à elle,
Il l'appelle,
Il n'attend que ses bras d'immortelle ;

Elle, elle est née pour lui,
Elle est le miroir où son image luit,
Elle est l'astre de sa course dans la nuit.

Car nulle âme n'existe à qui ne réponde
Quelque fraternité profonde.

Oh voyez !
Songez !

Voici que le destin pour cette fois institue et vous montre
La mystérieuse, la terrible, la divine rencontre.

Le Chœur de Bourgeois

1er Groupe

Enfants,
Quels olifants
Chanteront vos cris triomphants,

A l'heure où se dévoile
Votre étoile ?

Pauvres innocents,
Quelles harpes auront d'assez tristes accents
Pour accompagner vos soupirs languissants,

A l'heure des désastres,
Lorsque se cachera votre astre ?

2e Groupe

Pauvres agneaux,
Épars à nos
Quatre points cardinaux!

Innocentes victimes
Des crimes
Des ancêtres sublimes!

Humbles martyrs
Des devenirs,

Hochets des destinées,
Éternels inadvenus des hyménées!

1er Groupe

Hé! hé! nous y passâmes,
Par les jours de flamme,
Par les deuils de l'âme.

Nous fûmes jeunes
Nous connûmes les jeûnes

Et les indigestions
De passions,

Les excès
Et les vains souhaits.

2e Groupe

Ah ! du temps des cueillettes,
Les bonnes amourettes
Et quelles chansonnettes !

Quelles douces paroles,
Quelle chaleur d'hyperboles !

Hé! souvenez-vous en,
C'était il y a beau temps,
J'étais un pimpant amant.

Fi ! vous n'y pensiez guère,
Vous étiez terre à terre.

1er Groupe

Avez-vous oublié le doux âge ?
Nous avions de frais plumages,
Nous roucoulions dans les bocages.

Fûtes-vous si solide ?
Vous aviez déjà des rides.

Nierez-vous
Combien j'étais jaloux ?

Et combien tiède !
Mais c'était, tout de même, de gais intermèdes...
Qu'aujourd'hui le Seigneur nous aide !

2e Groupe

Maintenant voici l'automne,
L'heure sonne.

Maintenant voici l'hiver,
Et vers
D'autres plages volent les piverts.

1er Groupe

Et tranquilles
Nous quittons la ville,
Nous allons vers les obscures îles,
Nous prenons la file...

2e Groupe

Nous n'avons pas couru dans le ciel des chimères,
Nous n'avons pas quitté la terre,
Nous avons craint le tonnerre
Et nous sommes restés où vécurent nos pères.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II

Tombée du soir.

Une jeune fille est entrée tout à l'heure; elle porte une gerbe de fleurs qu'elle dépose sur un tertre, près d'une fontaine. Au moment où les bourgeois ont disparu, elle aperçoit au fond de la scène un homme qui, debout, seal et immobile, considère le ciel que dore le couchant.

L'Amante

Un étranger sur le chemin...
Peut-être qu'il est las, qu'il a soif et qu'il a faim...

Sans doute que c'est un voyageur
Qui cherche depuis des heures
Un abri contre la nuit et le malheur...

C'est un homme qui a erré,
Qui a pleuré...

Et vers qui vont montant
Mes plus profonds apitoiements.

L'Amant

à part

Oh! site de rêve
Qui des profondeurs du couchant se lève!

Pays de songe
Où sans fin l'occident se prolonge!

Vision vermeille,
Magnificence sans pareille,
Rayonnement de l'atmosphère qui m'émerveille!

Devant moi
J'aperçois

De fabuleux sommets,
De radieux palais,

Des altitudes
Où reposer toutes lassitudes,
Où peupler toutes solitudes,

Des promontoirs
Où s'abriteraient tous espoirs.

Et moi qui viens de loin,
Qui de quelque chose de miraculeux ai besoin,

Moi dont le front s'est obscurci
A de longs, de mortels, de désespérants soucis,

Je te salue,
Soir, lumière du soir tant attendue,
Si tard venue,
Si suprêmement apparue !

L'Amante

à part

O miracle ! ô douceur ! ô prodige !
Vertige
D'un monde de ravissement et de prestige !

O frissonnement !
Invincible attendrissement !

Les cœurs en les plus hautes attentes s'évadent,
Et dans l'air montent de mystiques sérénades.

Rêves des temps anciens !
Le troubadour est venu et je viens.

L'Amant

Soir sacré !

L'Amante

Soir diapré !

L'Amant

Soir d'apothéoses !

L'Amante

Soir de magnolias, de lys, de roses !

L'Amant

Soir fatidique !

L'Amante

Soir de parfums et de baumes et de musique !

Elle s'avance vers lui.

L'Amante

Étranger dont les traits sont si pâles et si défaits,
Je devine, je comprends, je connais
Vos plaies.

De mes doigts purs
Je toucherai vos blessures,
Je panserai ces brûlures,

Et la soif du voyage,
La soif aride des mirages,
La soif des regrets les plus sauvages
S'envolera vers les nuages.

Je vous tends la coupe salutaire,
Moi, celle à qui sur la terre
Vous vous êtes rencontré, voyez par quel soir de mystère!

Venez, et que votre cœur
Boive à la liqueur;

Pour ouvrir à vos lèvres la route,
Les premières, je veux que mes lèvres y goûtent.

Venez, et songez à connaître
Si l'être
En quelque nouveau baptême ne saurait renaître.

La coupe de mes mains, baume ou calice,
Sera le philtre de salut et de sacrifice,
Afin que votre âme, dans la vie ou dans la mort, guérisse.

Elle a pris un vase dans la fontaine, et, après y avoir trempé ses lèvres, le lui tend.

Maintenant tous deux parlent en une douce causerie.

L'Amant

Oui, j'ai quitté ma patrie,
C'était... tant d'années se sont enfuies
Que j'ai presque oublié ces heures évanouies.

L'Amante

Je n'ai rien quitté,
Mais les temps écoulés
Sont comme s'ils n'avaient pas été.

L'Amant

Je suis celui qui ne sait plus
Rien des temps révolus.

L'Amante

Là-bas est ma ville ;
Tranquille,
J'allais des jours inutiles.

L'Amant

Je courais des courses vaines,
Je traversais des cités incertaines.

L'Amante

Ici, mais aussi loin
Qu'aux pays les plus lointains,
J'attendais depuis le matin.

L'Amant

Vous rêviez de voir advenir
A l'horizon la voile de quelque navire.

L'Amante

Et vous, triste ami, vous cherchiez
Une terre où reposer vos pieds,
Et puis vous répandiez
Parmi les êtres vos pitiés.

Maintenant voyez quel soir doux
Est descendu sur nous,

Et s'il ne semble pas que le destin veuille surseoir
Aux erreurs et aux mauvais vouloirs.

L'Amant

Le destin ! il a fait que vous fussiez là
A l'heure où je passai devant la ville que voilà ;

Et puis il a fait que mes yeux languides
Devinssent, en ce merveilleux instant, lucides.

Maintenant votre âme invisible
Prend sa forme sensible,

Et votre visage
Est son image,
Son gage.

Oui, votre figure
Est une ressemblance sûre;

ui, je connais votre âme,
yant contemplé votre face de femme.

ù va l'amour,
inon vers l'âme qui par les traits se fait jour?

i l'on aime,
e que l'on aime, n'est-ce pas l'âme même?

ans celle que l'on a vue radieuse apparaître,
ous l'apparence n'adore-t-on pas le réel être?

ui, je vous ai comprise ;
otre personne dans vos yeux se réalise ;

elle que je salue,
'est la toute attendue,
'authentique et l'élue.

Car n'est-ce pas que par ce soir de paradis
Dans votre âme le regard de mon âme descendit?

L'AMANTE

Oui, que de mon cœur mes paupières soient le seuil,
Et que mes pensées s'effeuillent
Dans le songe qu'arbore mon front à votre œil!

Moi, je lis
Dans vos regards pâlis
Tant d'espoirs abolis!

Oh! jusqu'au fond de mon esprit lisez
Combien de hauts désirs en cette âme gisent enlizés.

L'Amant

..... Les lumières s'allument,
Elles percent la brume,
Là-bas la ville fume;

Les plaines s'entourent
D'un voile de velours
Et de l'horizon les astres accourent,

La nuit va venir,
Le jour va finir,
C'est le soir aux antiques sourires,
Le soir, le soir propice aux devenirs.

Dans une sorte de marivaudage attendri :

..... Demoiselle,
La vêprée est belle
Pour aller vers les asphodèles
Où les ombres se mêlent.

L'Amante

Laissons les asphodèles et fuyons l'ombre,
Le chemin, monsieur, est trop sombre.

L'Amant

Eh bien, demoiselle, le so r
Invite à s'asseoir
Sur le banc, au long du mur noir.

L'Amante

Les fleurs, monsieur, se sont fermées,
Les oiseaux aux nids sont rentrés.

L'Amant

Combien les paroles
Dans la nuit montante s'envolent
En plaisantes girandoles !

L'Amante

Mais combien le silence
Sous les ombres denses
Est plus cher au cœur et plus tendrement le balance !

L'Amant

Aller à deux,
C'est mieux.

L'Amante

Non, non, non, la nuit
Chacun fuit
Le bruit.

L'Amant

Jeune fille,
Quand les pupilles
D'étincelles et de douceurs brillent,

Quand les paupières
Battent dans l'air
Comme des ailes éphémères,

Quand en les mains
Courent ces tressaillements divins,

Quand les cheveux
Encadrent les yeux
De ces replis soyeux,
De ces reflets mystérieux,

Jeune femme,
C'est l'âme
Qui s'exclame.

L'Amante

Oh! le fin cajoleur,
Qui juge l'heure
Favorable aux propos flatteurs!

Le joli galant!
Que de compliments!

Est-ce donc que mon visage
Encourage
Les discours volages?

L'Amant

Sur votre visage ainsi qu'en votre cœur je vois
Le soir merveilleux qui s'éploie...
Regardez! le soir monte, le soir croît.

Se rapprochant l'un de l'autre :

L'Amante

Oui, dans les allées
Les giroflées
De senteurs se sont gonflées...

L'Amant

Tout enchante
Les âmes jadis souffrantes.

L'Amante

Les gazons
Sont tièdes, les airs sont profonds,
Les feuilles des arbres lointains se penchent vers nos fronts...

L'Amant

Tout appelle
Les âmes nées immortelles.

L'Amante

Et dans l'espace épanoui
S'étendent des charmes infinis...

L'Amant

Cherchons des roses,

L'Amante

Éparses parmi les métempsycoses;

L'Amant

Cherchons des chansons,

L'Amante

Si là-bas il en flotte dans les vallons;

L'Amant

Nous trouverons des bois d'oranges,

L'Amante

Nous frôlerons des ailes d'anges;

L'Amant

Des voiles blanches

L'Amante

Glisseront tout au long des branches;

L'Amant

Nous cueillerons de beaux calices,

L'Amante

Je fleurirai mes tresses lisses,

L'Amant

Cependant que des guitares,

L'Amante

Que des fanfares

L'Amant

Harmoniseront nos pensées,

L'Amante

Nos pensées bercées,

L'Amant

Nos bras unis,

L'Amante

Nos cœurs amis.

L'Amant

O soir !

L'Amante

O nouvel espoir!

L'Amant

O rêve!

L'Amante

Désir qui s'achève!

L'Amant

Jeune fille, ô jeune femme, ô vierge,
Voyez parmi la floraison de ces claires berges
Combien hyménéale autour de nous la nuit émerge!

SCÈNE III

Le Vieillard s'avance.

LE VIEILLARD

Vous voici donc arrivés
A l'heure des fatalités.

Vous avez touché la frontière;
Le monde est derrière;

Devant, voici les cîmes;
Ici, c'est le porche sublime.

Vous pouvez aller en avant,
Vous entrerez dans l'inconnu béant,
Et la terre s'embrumera des vapeurs du couchant.

Oh ! détournez vos regards,
Arrêtez le char,
Abandonnez la route des rêves épars,
Acceptez le monde et d'y être heureux quelque part !

Vous venez de connaître une heure
De tranquille, de pur et suave bonheur ;

Sans avoir dit des mots douloureux,
Vous avez eu les doux badinages gracieux.

Mais si vous avancez,
Si vous suivez au ciel le chemin d'astres de vos désirs inexaucés,

Tremblez d'entrer dans la mer orageuse
Et que le vent des choses fabuleuses
Ne tempête sur vos âmes houleuses.

L'Amant

Nous n'arrêterons pas
Nos pas
Au premier glas ;

Nous aurons les confiances téméraires,
Nous ne ferons pas taire
Les voix qui chantent en nos atmosphères :

Nous prolongerons
Les chansons
De nos divinations ;

Nous laisserons venir
L'avenir
A la beauté de nos désirs ;

Et nous suivrons parmi les choses toutes oubliées
Les hymnes continuées
De nos deux mains liées
Et de nos têtes l'une à l'autre appuyées.

Va !
Nous ne demeurerons pas là ;

Nous tendons nos voiles
Vers les étoiles.

..... N'est-ce pas, amie, que nous irons
La route tout entière de nos vocations ?

L'Amante

Si le vent d'est se lève,
Le sable des grèves
S'envole aussitôt vers les pays de rêve ;

Quand naît l'aube nouvelle,
L'oiselle
Secoue ses ailes ;

Que le ramier paraisse,
Et les colombes ont des frissonnements et des allégresses ;

La charmille
Fleurit dès que le mai brille ;

Et lorsque les marées
Se gonflent dans les mers azurées,
Les vagues éternellement montent vers les jetées.

..... Va ! mon cœur
Suivra le chœur
Que mènent ses langueurs.

Muet serrement de mains.

Cependant le Chœur des Bourgeois est entré au fond du théâtre. Les deux jeunes gens se séparent.

Lentement, le Vieillard s'éloigne, et, se retournant :

Le Vieillard

Allez, enfants! les destinées
A jamais vous tiennent enchaînés.

L'Amant a disparu.

Plusieurs groupes de jeunes filles portant des fleurs arrivent peu à peu et entourent l'Amante; quelques-unes s'asseoient sur le tertre près de la fontaine; elles se mettent à trier et rassembler les fleurs. Les Bourgeois s'approchent tout en parlant entre eux.

Le Chœur des Bourgeois

Jeunes fous,
Prenez garde à vous!

Vous portez vos yeux
Trop haut vers les cieux.

Demandez à la fortune
Des choses opportunes
Et non la lune.

Enfants de la terre,
N'oubliez pas votre mère.

Ah! ces gueux
D'amoureux!

Des jours si doux
Sont passés pour nous.

Mais nous avons acquis des droits
A faire entendre notre voix.

Nous sommes la raison;
Nous les dirigerons.

Écoutez les avis
De ceux qui connaissent la vie.

La nuit tombe,
Rentrez, belle colombe!

Et vous, le tourtereau,
Retournez au hameau.

Les honnêtes gens
Ont un temps
Pour leurs amusements.

Voici l'heure où le badinage doit finir,
L'heure où les gens et les lions vont dormir,
L'heure à qui nul ne peut désobéir,

C'est l'heure des bonsoirs et des adieux ;
Ainsi le veut la sagesse des vieux.

SCÈNE IV

Les derniers moments du crépuscule sont venus; les étoiles commencent à poindre lumineuses dans toute l'étendue du ciel.

Lentement, par petits groupes, les Bourgeois se retirent. Les jeunes filles sont restées.

Une partie de la scène est vide; on aperçoit toute la profondeur du théâtre.

A ce moment paraît Pâris, le berger galant. Heureux, insouciant, il s'approche de l'Amante. Avec un sourire, et d'un geste vague, il montre le paysage nocturne et fleuri.

PARIS

à demi voix

Belle!
Voici des fleurs nouvelles,

Des fleurs fraîches nées
Après les fleurs fanées,

Des fleurs de la nuit
Après les fleurs d'hier et d'aujourd'hui...

La jeune femme est restée immobile et sans regard Lui, les yeux toujours vers elle, il recule de quelques pas, et, souriant encore à quand même de lointains espoirs, en parlant il s'éloigne à travers la nuit.

PARIS

Que l'abeille
Dédaigne une lointaine treille !

La treille où son désir maintenant butine
Demain sera flétrie et orpheline.

L'abeille avide
Alors délaissera les grappes vides.

Demain renaîtra l'or
De l'aurore,

Et le berger reviendra,
L'abeille se réveillera,
Tout recommencera.

Il a disparu.
Le crépuscule maintenant est silencieux.

L'Amante

Qu'il passe !
Que l'espace
L'emporte et le dissipe et l'efface !

Je n'ouis qu'un vain flux de mots
Et je n'ai vu qu'un vol fugitif d'indécis oiseaux...

Qu'il passe et que tout fuie et que tout meure dans le brouillard !
Mes yeux n'ont plus, pour quoi qui vienne, de regard.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

La nuit.

CHŒUR DE VIERGES NOCTURNES

1er GROUPE

La nuit profonde
Inonde
Le monde
Du flot de ses magiques ondes.

Venez,
Amenez
Les prédestinés.

2e GROUPE

L'ombre nocturne
Verse sur les choses l'urne
Des enchantements taciturnes.

O sœurs,
Ouvrez aux cœurs
Le chemin des heures.

1er Groupe

Nous l'attendons,
Celle des pardons
Et des assomptions

Nous l'avons laissée
Attardée
Dans la rosée.

Mais dans la nuit médiatrice
Nous guidons ses seins de délices
Vers les splendeurs et les sacrifices.

Et sur sa tête et jusqu'aux étoiles
Nous développons le voile
De la nuit sainte où tout se voile

2e Groupe

O terreur! ô délire!
Sœurs des créations, sœurs des devenirs!
O frissonnement de demeurer et de pâlir!
N'est-ce pas que tout à l'heure il va venir?

A travers les roches
Ses pas sont plus proches,
Oyez! il approche.

Oui, profusez la nuit divine,
Voilà-t-il pas qu'il s'achemine,
L'orphelin vers l'orpheline ?

O sœurs, sœurs du ciel, sœurs des monts,
Sœurs des bois, sœurs des rivières, sœurs des vallons,
Les lois s'accompliront
Et nous chantons
En nos rites les plus féconds.

Les deux Groupes

Nuit,
Luis
En circuits.

Répands sur la terre
Ta sombre lumière,
Tes ténèbres claires.

Nuit,
Bruis
En circuits.

Répands sous les cieux denses
Ton cadencé silence,
Tes silencieuses cadences.

Nuit,
Suis
Tes circuits.

Répands parmi les landes
Tes farandoles en guirlandes
Tes enguirlandées sarabandes.

1er Groupe

Ah ! que de temps
Ont roulé dans
Le cycle des ans,

Depuis que l'un et l'autre
Ont échangé leurs saluts d'apôtres !

2e Groupe

Quels gouffres,
Quels océans de soufre
Entre leurs pas s'engouffrent.

Depuis que tous deux
Se sont dit adieu !

1er Groupe

Ils ont erré,
Ils ont cherché,

2e Groupe

Et voici
Qu'ils vont être ici
Ceux que le destin unit.

Les deux Groupes

Reluis,
O nuit,
En les plus distants circuits.

Épands tes marées
Sur les plages diaprées
Que ton culte a consacrées.

Bruis,
O nuit,
En d'insaisissables circuits.

Roule tes nuages
Et les arômes de tes plages
Et tes enlacements les plus sauvages.

Poursuis,
O nuit,
Ta course en divins circuits.

Sommeille dans ta veille,
Veille en ton sommeil,
Rêve en tes sommes et tes éveils,
Épanche-toi dans tes rêves vermeils.

1er Groupe

Écoutez !
Des pas résonnent dans les fourrés.

Les feuillages s'agitent,
Les cœurs palpitent.

2e Groupe

Oh ! là-bas voyez !
Ce sont eux, les fiancés,

La forêt frissonne,
Les âmes rayonnent.

1er Groupe

Hosannah !
Ceux que le sort appela...

2e Groupe

Hosannah !
Les voilà.

SCÈNE II

Arrivent l'Amant et l'Amante. Le Chœur se retire au fond de la scène.

LE CHŒUR DES VIERGES NOCTURNES

Qu'au loin les cieux en cet instant se drapent
De pâles et de claires et d'harmonieuses nappes !

Que les faux-bourdons
Longuement vibrent au fond des airs profonds !

Montez, encens mélancoliques,
Fumez, portiques
Des eaux, des bois, des prés, des lacs mystiques !

Éclosez, fleurs ténébreuses,
Fleurs capiteuses,
Fleurs des nuits heureuses !

Fontaines,
Chantez sous les herbes sereines!

Myrrhe, cinname, encens, exaltez-vous,
Parfums des épouses et des époux!

La brume
Des amours éternelles s'exhume,
Les cieux s'allument,

La nuit rayonne,
Et l'heure des fatalités qui s'accomplissent sonne.

Elles disparaissent.

L'Amant

Oui,
Le temps des mots frivoles s'est enfui,
Et nous avons ouï
Les incantations suprêmes de la nuit.

Naguère,
Par un soir d'ombre familière,
Nos voix alternèrent
En réciprocités de paroles légères;

Mais le cours a passé des choses inutiles
Et des promenades aux faubourgs des villes
Et des flirts juvéniles;

Dans nos êtres sereins
Montent à présent les mots divins.

Les visions qu'au travers des lassitudes
Et des épreuves rudes,

Qu'aux jours lointains
De soifs et de faims,

J'apercevais sous le mirage
De mes pâles voyages,

Les vagues images que vos yeux distraits
Dans le silence de votre âme imaginaient,

Voyez,
Tous nos rêves nous surgissent réalisés.

..... Aux années anciennes,
Quand le chant des antiennes
Savait charmer nos rêveries aériennes,

Lors des jours triomphants,
Quand nous étions enfants,

J'avais une mère,
Et sur sa face tutélaire

Des lueurs apparaissaient de la vie lointaine,
Des divinations soudaines;

En cette grave face,
En cette face pleine de grâce,

J'entrevoyais
D'autres traits;

Et c'était sous cette figure
Une nouvelle, mal discernable, mais lucide figure,
Une image divine comme elle et aussi pure;

N'est-ce pas, mère aux tempes de vieillesse et de soucis opprimées,
Que vos yeux, vos pâles yeux, vos ternes yeux déjà presque fermés
Me reflétaient ce doux visage de future bien-aimée?

Et vous,
Vous souvenez-vous?

Vous avez aussi
Pressenti
Le visage ami,

Quand vous étiez une enfant pâle
Et qu'au retour des cathédrales

Les mains paternelles
En des caresses éternelles
Berçaient vos rêves et vos ritournelles.

Vos yeux puérils
Lisaient-ils
Au fond des yeux virils?

Et vos jeunes pensées
Erraient, mollement caressées,

Parmi ces confusions,
Ces entrapparitions

D'avenirs incompréhensibles,
De bonheurs intangibles,
De vagues impossibles.

..... J'ai reconnu
Celle alors entrevue,
Lorsque je vous ai vue.

Vous, vous reconnaissez
En votre pensée
Le passé.

Ce qui fut prescrit
S'accomplit;

Les plus tardives espérances
Arrivent à la conscience;

Les plus fantomales visions
Ont leurs réalisations ;

L'hymne des prophéties exaucées résonne;
Notre automne
Rayonne;

Les fleurs d'azur
Donnent les fruits mûrs.

Épouse immortelle,
Qu'annoncèrent à mes prunelles
Les yeux maternels,

Épouse de gloire,
Epouse de mon espoir,

Épouse de délices,
Dont, ô mère propice,
Tu fus l'annonciatrice,

Venez à la communion vespérale
Qu'aux époques primordiales
Rêvaient vos lèvres filiales.

Tout arrive; voici nos mains;
O femme, voici l'heure de notre hymen.

Il prend son front et la tient embrassée.

Long silence.

Alors, comme tout à coup frappée d'une vague angoisse, elle se redresse, le visage de plus en plus troublé, hagarde bientôt.

L'Amante

Oui...
Tout s'accomplit...
Tout ce qui fut prescrit...

Tout vient, tout advient, tout revient...
Rien
Ne meurt dans l'océan des jours anciens...

Écoute !...
Là-bas, tout au là-bas, sur la route,
Dans les replis où les pensées les plus ténébreuses s'envoûtent

Au profond des grèves
Le souvenir se lève,

Et sur les sommets,
Parmi les rocs où l'âme affolée se complaît,
La malédiction fatale reparaît.

L'Amant

Que dis-tu?
Que vois-tu?
Où s'en va ton esprit dans le vide et l'inconnu?

De quelle détresse
Est-ce que l'écho t'oppresse?

Tu parles d'anathème...
Tes joues sont blêmes...

Ah ! souviens-toi, pauvre âme !
Le soir où nous nous rencontrâmes,

Quand la poussière des routes et la boue
Salissaient mes genoux

Et que mes pas chancelaient,
Que mes yeux perdus se fermaient,

Ce furent tes regards
Qui ranimèrent mon cœur hagard...

A mon tour, ne puis-je te secourir
Et tarir,
Si tu pleures, la source du mauvais souvenir?

Elle s'avance, et, comme si elle monologuait, très grave et hallucinée, elle parle.

L'Amante

Je me souviens ;
C'était aux temps les plus anciens,

Aux époques les plus solennelles ;
Car je suis éternelle.

Au travers des historiques villes,
Des continents disparus et des défuntes îles,
J'errais, farouche et juvénile,

Les yeux vers les palmiers,
Tandis que des ramiers
Tombaient du ciel anémiés,

Et les douces voiles de ma poitrine
Se gonflaient, adolescentes et divines,
Sous des tresses de lierres et d'églantines.

Sauvage,
Par les plages
Et par les âges,

Je marchais, inconsciente,
Au milieu des races fourmillantes,

Et j'arrivai sur les cîmes
D'où se découvrent les abîmes.

De mes yeux éblouis
Je vis
L'infini.

Déploiement vertigineux de l'horizon,
Rayonnement sans fond,

Autour de moi c'était l'immensité,
Le rêve illimité,

L'inaccessible,
L'impossible,

L'inconnu,
Le songe éperdu,
L'absolu...

Et vers là-haut, et vers là-bas,
Nubile, je tendais les bras!

..... Va! je suis condamnée
Au désir inexaucé;

Vouloir sans fin, vouloir
Sans repos, sans espoir,

Vers un ciel fabuleux languir,
Et ne jamais dormir,
Ne jamais finir,
Et, à l'heure du devenir,
Toujours, toujours, toujours fuir...
Oh! je voudrais mourir.

Crains
Lorsque tes mains
Auront touché mes seins,

Si ma ceinture de vierge choit
Entre tes doigts,
O roi,

Crains les menaces de mon âme;
Je suis femme;

Le désir originel
Est mon état éternel.

Je t'aime ;
Aie l'épouvante que moi-même
Tout à l'heure je ne blasphème ;

Je t'aime et je tremble
Et j'ai le frisson d'être ensemble ;

Tu crois avoir mon cœur ;
J'ai peur.

Oh ! si nous partions!
Si nous nous quittions!

Si tu me laissais !
Si tu t'en allais!
Si tu oubliais !
Si tu te sauvais!

Après un long silence, tous deux, chacun à une extrémité de la scène, ils dialoguent, les yeux égarés, à mi-voix.

L'Amant

O fatalité!
O nécessité
Des calamités!

L'Amante

Nuits sans sommeils!
Matins sans soleils!

L'Amant

O tourment !
Immense accablement !

L'Amante

Midis sans azur !
Soirs impurs !
Orients dévastés, occidents jamais mûrs !

L'Amant

L'ombre
Sombre
En un abîme de décombres.

L'Amante

Le chemin s'efface,
Les gémissements s'amassent.

L'Amant

Les bruits de supplice
Retentissent.

L'Amante

Et la croix
S'entrevoit.

L'Amant

La croix...
Oui, je la vois...
Comme autrefois...

L'Amant s'avance, et, à son tour, parle en une sorte de monologue extatique.

L'Amant

En ces temps préhistoriques,
Au commencement des courses fatidiques,

Un soir d'ardente veille,
Un soir de merveille,
Un soir d'auréole vermeille,

La première femme
Apparut à mon âme.

Et l'archange des profondeurs spirituelles
Prophétisa, la face voilée de ses ailes.

— Le sang de tes amours se répandra,
Tu pleureras,
Elle te flagellera,
D'épines elle te couronnera,
De ta chair elle te dépouillera,
Elle te crucifiera,
D'elle tu mourras.

Voici la carrière,
Voici le calvaire,

Voici les blessures,
Voici les morsures,
Voici les dents de remords et de luxures,

Et voici la pâle couronne
Que ses mains pâles à ton front donnent.

Aime !
Le blasphème
Est pendu à ses lèvres blêmes ;

Offre ton cœur,
Elle y versera ses rancœurs ;

Sa joie,
C'est que tu sois sa proie,
C'est qu'elle te broie
Et que ta chair fume et rougeoie.

Et puis au livide sommet
Voici la croix et le gibet

Et les clous
Et le houx

Et le vinaigre et le fiel
Et la ténèbre dans le ciel

Et les huées
Des foules prostituées

Et le coup de lance
Et la désespérance,

Parce que vers les cieux
Tu as, homme, levé les yeux.

Le Chœur des Vierges Nocturnes apparaît au fond de la scène.

LE CHŒUR DES VIERGES NOCTURNES

1er GROUPE

Lorsque sur la primitive grève
Ève
Fut condamnée aux erreurs sans trêve,

Est-ce qu'un lointain salut
Ne fut pas promis à ce cœur éperdu ?

2e GROUPE

Lorsque le sang de la victime
Coule sur la cîme
Dans l'horreur des nuits sublimes,

Est-ce que le martyr
N'entre pas en son plus glorieux désir ?

1er Groupe

Courses vagabondes
Éparses dans les mondes !

Est-ce que cette nuit d'apothéose
N'est pas pour que de grandes choses
Éclosent ?

2e Groupe

Fleurs dépéries,
Étoiles abolies,
Splendeurs enfouies !

Est-ce que nous,
Les essences et les arômes de tout,
Nous n'avons pas tendu nos bras de nuit lumineuse sur vous ?

1er Groupe

Relevez vos fronts,
Vos visages auront
Des rayons.

2e Groupe

Regardez vos yeux,
Que les cieux
Se reflètent en vos esprits silencieux.

L'Amante

O choses,
Vous me dites de profondes métempsycoses;

Vos souffles apaisent
Les terreurs mauvaises;

Vos douceurs enombrent
L'horreur des nocturnes décombres;

Vos enlacements évoquent
Les anciens colloques.

O nuit des fiançailles,
Ordonnez-vous que j'aille
Vers les nouvelles épousailles?

L'Amant

O jeune fille, ô dame,
Les murmures de la nuit brament
Dans les tréfonds de nos âmes.

Eh! qu'importe souffrir,
Qu'importe mourir,

Si nos êtres se sont embaumés
D'avoir, un instant, aimé?

L'Amante

Songes vains !
Oracles lointains !

L'Amant

Au présent radieux qui s'érige
Nous vous immolons, méchants prestiges.

Fuyez, illusions, tristes images ;
Nous passerons les passages
Des héros, des demi-dieux et des mages.

O fiancée,
Mes pensées
Se courbent sous tes prunelles abaissées.

Au fond de la scène, le Chœur forme un demi-cercle et les entoure.

L'Amante

Entends-tu sous les bois
Les voix
Qui proclament notre joie?

L'Amant

Vois-tu les rondes
Qu'enroule la nuit profonde?

LE CHŒUR

Évohé ! les tocsins
Du destin
Sonnent dans les ravins.

L'AMANTE

La nuit est longue et continue,
La nuit d'amour se perpétue.

L'AMANT

Nous aurons des heures immenses,
Des sommeils sans souvenances.

LE CHŒUR

Évohé! tout a son cours;
Notre puissance est sans recours.

L'AMANTE

Mes yeux roulent,
Mes cheveux coulent,
Mon âme sombre en une houle.

L'AMANT

Viens...
O ma vie!... ô mon bien!...
Tu m'appartiens... je t'appartiens...

Ils disparaissent.

SCÈNE III

L'aube.

Le Chœur s'avance rapidement.

LE CHŒUR DES VIERGES NOCTURNES

Sœurs, aux cîmes des branches
N'est-ce pas l'aube blanche?

Sœurs, n'est-ce pas la matinale brise
Dont frémissent les bruyères grises?

Écoutez! le martinet
Crie dans les guérets.

La nuit s'envole;
C'est l'aurore; voyez ces pâles banderolles.

O fraîcheur qui me glace!
O fatigue qui me harasse!

Les insectes s'éveillent,
Le ciel s'envermeille,
Le jour pointe à travers les treilles.

Ici nous péririons ;
Fuyons,

Vers les plages où luit
La nuit,

Vers les rives d'illusions,
Vers les pays de nos dilections,

Ailleurs, ailleurs,
Vers des heures meilleures !

Elles s'en vont.

Le jour augmente rapidement. La scène reste vide. Puis des paysans commencent à défiler, au fond, sur une route.

Le Chœur des Paysans

1er Groupe

Aux champs !
Nous sommes les paysans.

Notre pain est amer,
Maigre est la chère ;

Mais nos jours sont tranquilles,
Nous vieillissons loin des villes,
Nous nous endormirons dans les prairies fertiles;

Et parfois le long dès sentiers
Des fleurs se penchent sous nos pieds
Dont nous parons nos amitiés.

2e Groupe

Nous sommes les laboureurs,
Les moissonneurs.

Nous travaillons sous les midis,
Nous montons les gerbes d'épis ;

Autour de nous sont les vastes plaines,
Nous buvons à l'eau des fontaines;

Et le soir dans les feuillages
Nous assemblons de triomphaux branchages
Pour revenir dans les villages.

Pâris arrive le dernier; il s'arrête et regarde les paysans s'éloigner.

Paris

Les oiselles et les oiseaux
Passent sur les hameaux ;

Les oiseaux avec les oiselles,
A larges ailes,
Dans l'air sans fin, ruissellent ;

Le jour
A son tour
Et chaque chose a son retour.

Le matin brille; l'air est clair, le ciel plein de nuages blancs; le paysage se découvre au loin.

Au milieu des branches, des arbustes, des herbes, les cheveux dénoués, la robe flottante, telle qu'une Ophélie, l'Amante apparaît. Pâris l'attendait-il? Il s'approche, traversant la floraison matinale.

PARIS

O belle,
La voici, l'aube nouvelle ;

Et voici ces fleurs,
Voici ces champs en pleurs,

Afin que dans les feuilles
Vos mains cueillent

Et mêlent à foison
Les floraisons.

Écoutez! et voici les aubades
Des nymphes, des ondines, des hamadryades.

L'Amante

Mon esprit
S'enfuit
Vers les plus nébuleux des nids...

Dis, est-ce que tu répandras
Sur le chemin de mes pas
Des roses, des lys et des lilas?

Paris

Oui, des fleurs tard venues,
Des fleurs inconnues,
Des fleurs entrevues
Dans vos méditations éperdues.

L'Amante

Mon esprit dans les collines
Se dissémine
Et des reflets les plus insaisissables s'illuminc...

Dis, est-ce que tes lèvres m'apprendront
De réciproques chansons?

Paris

Des chansons d'aurore,
Des chansons que tous ignorent.

L'Amante

Oh ! quel est le roi
Qui prenant mes doigts

Me conduirait à la grève
De mon rêve?

Paris

Donnez votre main,
Je sais le chemin.

L'Amante

Et, comme en un songe beau,
Mon âme vogue vers le Nouveau.

Tandis que tous deux restent immobiles, Pâris sur le point de prendre sa main, attentif, elle dans une songerie profonde, entre l'Amant.

L'Amant

Femme, que fais-tu ?...
Où vas-tu?...

Paris

La gente Thérèse
Va cueillir au bois la fraise;

La douce Colette
Est en quête
De violettes et de pâquerettes ;

L'espiègle Jeanneton
Court après les papillons.

..... Bel amoureux,
Beau ténébreux,
Hélas! beau langoureux,
Ne vous attardez point dans les sentiers ombreux.

La colombe s'envole,
Bien fol
Qui voudrait arrêter son vol!

Un silence.

L'Amant

à part, à demi voix

Osez les espérances téméraires,
Ouvrez vos cœurs aux chœurs des plus hautes chimères,

Oubliez
Les lois du monde et haussez-vous en avant de l'humanité,

Vers l'absolu
Laissez monter vos désirs éperdus,

Vers les étoiles,
Ames, tendez vos voiles!

Ce qui fut prescrit
S'accomplit...
Oui...

Les destinées
Nous tiennent enchaînés,

La mort
Inéluctablement pèse sur tout effort,

La malédiction
Est sur nos fronts,

L'anathème
Est inscrit dans le ciel blême.

Eh bien, puisqu'il fallait, à l'heure la plus solennelle,
Que l'erreur originelle
Se renouvelle ;

Puisqu'il faut expier
D'avoir rêvé
L'éternité,

Que le sort s'accomplisse !
Mort à vous deux, la criminelle et le complice,

Si celui qui tombe ce n'est pas moi !
Ici, traître, et défends-toi !

Les deux hommes ont tiré un poignard de leur ceinture. L'Amante essaie de se jeter entre eux ; l'Amant la repousse.

L'AMANT

Loin de moi, maudite! et si je dois mourir, que je meure
Loin, loin à jamais, loin de tes yeux trompeurs!

Ils se battent.

Tout à coup l'Amant pousse un grand cri et tombe, frappé à la poitrine. Pâris, blême, blessé lui-même, perdant du sang, s'adosse, chancelant, contre un arbre.

A ce moment des gens arrivent, accourant de toutes parts, avec des cris mêlés, des exclamations, des interrogations multiples qui s'entrecroisent. Ils forment un grand cercle autour de l'Amant étendu par terre sans connaissance; des femmes le soignent.

Long silence.

Et tous, comme en une sorte de répons, à mi-voix, s'étant inclinés, ils murmurent :

LES FEMMES

Que le regard du Seigneur
Descende sur le pécheur!

LES HOMMES

Et que sa main vengeresse
Épargne la pécheresse !

L'Amante est tombée à genoux, et, se cachant le visage de ses mains, elle pleure abondamment.

Au ciel le soleil se lève.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Le matin.
Au loin, les cloches d'une église.
Entre un vieillard.

LE VIEILLARD

J'entends les cloches ailées
Qui tintent dans la vallée.

.... O saint jour du dimanche !
Le bon soleil rayonne dans les branches
Et des bénédictions du haut du ciel sur les hommes se penchent.

..... Et lui ! toujours ce regard vide,
Toujours ce front livide !

La vie
A presque fui de ses tempes flétries

Et la pensée
A quitté son âme affaissée;

Il ne voit plus,
Ne connaît plus...

Devant tant de malheur
Qui retiendrait ses pleurs?

..... Le soleil monte, les brumes se dissipent, la chaleur croît;
Voici l'heure où le malade vient respirer les senteurs des bois;

La chaleur matinale
Verse un baume à ses pauvres membres engourdis par le mal.

..... Les cloches sonnent; c'est la messe...
Ah! nos prières pourraient-elles venir en aide à sa détresse!

Arrivent des bourgeois; parmi eux un couple de jeunes fiancés.

Le Chœur des Bourgeois

Ah! les beaux enfants,
Les bons garnements,
Les courtois amants!

Cette jeunesse,
Cela vous remet en liesse.

Les belles mines!
Comme le printemps les illumine!

O temps des cerises!
Temps des joyeuses gaillardises!

LE FIANCÉ

O ma petite,
Comme une feuille que le vent agite,
Ne tremble pas, ma marguerite.

Sous tes sourires, pourquoi tes rougeurs?
Pourquoi, en tes yeux si gais, tes yeux songeurs?

Est-ce les ariettes
Des fauvettes
Qui t'inquiètent,

Ou les anecdotes
Dont les vieux nous dotent?
Mais ils radotent.

Garde-toi bien
D'écouter rien;

Si ta main s'appuie à mon bras,
Si tu mets sur mon épaule ce front las,

Que te fait
Que les arbres de la forêt
Et les fleurs du bosquet
Et les herbes hautes du marais

Ou les papillons de l'air
Concertent à notre concert?

Écoute s'il bat,
Écoute comme il chante et pleure et rit et bat,
Ce cœur, ce joli cœur, ce joli petit cœur-là !

La Fiancée

O mon gentil ami,
Mon cœur est endormi.

Ainsi qu'un oiselet qui sur les toits fleuris se pose,
N'est-ce pas que ce cœur repose?

C'est dans le satin
De tes refrains
Qu'il a fait son nid ce matin ;

Les chansons des oiselles
N'ont point d'ailes
Dont il s'abrite si fidèle ;

Les fleurs des bois
Ont de moins douce soie
Que ta voix.

Il dort ;
Ah! ne l'appelle pas encor ;

Sache, il dort, mais il battra,
Sache qu'il chantera et qu'il s'éveillera,
Ce cœur, ce joli cœur, ce joli petit cœur-là.

LES BOURGEOIS

Et ce n'est pas tout;
Ils ont, les pauvres bijoux,
Dans leur jeu d'autres atouts.

La petite déesse
N'est pas une pauvresse;

Et lui, le gas,
Il a ses deux bras,
Il travaillera.

Bon espoir et courage,
Jeune ménage!

Le Seigneur vous aidera.
Hourrah!

Le Vieillard s'avance rapidement.

LE VIEILLARD

O mes amis!
Silence, de grâce! les voici.

Tous se retournent. Au fond de la scène apparaissent l'Amant et

l'Amante. L'Amant, blême, défiguré par l'agonie, les yeux sans regards et sans pensée, s'appuie sur les bras de l'Amante qui le soutient, presque aussi pâle elle-même. Ils approchent à pas longs et difficiles.

LE CHŒUR DES BOURGEOIS

1er GROUPE

Quel est ce front
Moribond
A qui l'affre de la tombe fait cet air profond ?

2e GROUPE

Quelle est celle
Non moins blanche et non moins solennelle,
A qui le souci fait ces fixes prunelles ?

1er GROUPE

Paix à ceux

2e GROUPE

Qui vont souffrant sous les cieux !

1er GROUPE

Quel est cet exilé
Natif de climats ignorés

Qui meurt de n'avoir pu rentrer
Aux natales contrées ?

2e GROUPE

Quelle est cette étrangère
Dont le visage garde la pâleur amère
De lointaines traversées sur de ténébreuses mers ?

1er GROUPE

Paix à ceux

2e GROUPE

Qui pleurent sous les cieux !

1er GROUPE

Quel est-il,
L'agonisant juvénile,

Qui succombe aux soifs infinies,
Aux désirs jamais accomplis ?

2e GROUPE

Oh ! cette sœur, est-ce un ange
Dont l'aile a frôlé quelque fange,

Et qui s'en revient
Par les calvaires anciens ?

1er GROUPE

Paix, paix suprême à ceux

2e GROUPE

Qui passent lamentables sous les cieux !

1er GROUPE

Et nos têtes s'inclinent,

2e GROUPE

O frissonnement ! ô terreur divine !

1er GROUPE

Devant ces âmes languissantes

2e GROUPE

Et la fatalité qui domine toute puissante.

Ils s'éloignent en silence.

L'Amant reste seul avec l'Amante qui veille sur lui et le soigne.

SCÈNE II

L'Amant

Des clartés de soleil
Ont passé dans les ténèbres du sommeil;

Dans le silence
Ont vibré de confuses cadences;

Dans le néant
Quelque chose a grouillé et va croissant;

Et les pensées renaissent,
Des formes paraissent;

Des souffles profonds
Montent à mon front;

La lumière
Rayonne; l'air s'éclaire;

Je vois, je respire, je vis,
Et mes regards en la douceur du pays
S'étendent et se reposent jusqu'à l'infini.

O montagnes, vallons, pics aériens,
Je vous reconnais bien;

Voici les sites bleus,
Les clairs cieux
Où s'ouvrirent mes yeux,

Les calmes rochers de mousse,
Les pentes douces,

Les sapins,
Dont les arômes sains
Parfument les chemins,

Et ces chères collines
Qu'un été éternel illumine...

Soleil, soleil des mondes,
Tu reluis à mes yeux noyés d'ondes;

O jour, ô splendeur, ô chaleur,
Tu resurgis dans mon cœur;

Les époques anciennes
Reviennent,

Et j'oublie
Les vieilles agonies...

Car je sors d'un pays bien sombre,
J'ai traversé les plus mornes décombres
Et mes yeux s'étaient faits aux pâleurs de l'ombre;

Je viens d'illimitées plaines désertes;
De grises ténèbres elles étaient couvertes;

Nul bruit
N'éveillait le trépidement de la nuit;

Nul rayon
N'éclairait l'immensité de ces horizons;

Nul mouvement, nulle apparence,
Nul spectre de quelque existence
Ne vivifiait ces terres de désespérance.

Mon cœur a pris usage
Aux livides plages;

Mes vertèbres
Se sont ployées aux rampements sous les ténèbres,
Mes oreilles aux silences funèbres.

Clartés du soleil vivant, clartés trop vives,
Clartés tardives,

Maintenant vous m'éblouissez;
Assez! assez!
Mes prunelles déjà sont lassées.

Je veux un jour aux ondes calmes,
Je veux un jour voilé de palmes,

Un jour limpide,
Un jour candide,

Un jour aux doux arômes,
Aux tièdes baumes,
Aux bienveillants et familiers fantômes...

Comme aux temps
Du printemps...

Et l'histoire de sa vie lui revient peu à peu...

..... Te souviens-tu des premières années,
Des premières pensées?

Que c'était doux alors!
J'avais des cheveux d'or,
J'avais des yeux d'aurore.

Te souviens-tu de la fillette
Qui cueillait des violettes
Et s'enfuyait, timide et coquette,

Quand le hasard
Croisait nos regards?

O fillettes, ô jeunes filles, ô jeunes âmes,
O les futures femmes!

Voici la route ;
Écoute
Son pas qui s'approche et qui doute ;

Aperçois-tu sous les ormes
La fluette forme ?

Dans mon cœur et dans le sien
Entends-tu qu'elle vient,

Juvénile,
Virginale, blanche et gracile?

Oh! elle passera,
Mon cœur l'adorera,
Mon âme point ne l'oubliera,
Elle, elle s'en ira.

Et voici les villages ;
Là-bas sont des rivages ;

Ici sont les plaines,
La rivière est prochaine,
La ville est lointaine,
Ici sourdent les fontaines.

Hameaux,
Gardez-vous le repos
A ceux qui viennent à vos ruisseaux?

Les rondes
Se nouent sous les feuillées profondes ;

Les baisers folâtres
Égaient les âtres,

Et les ménétriers
Accompagnent les mariés.

Moi, je suis le cours végétatif
Des ruisseaux au long des ifs,

Je suis les ruisseaux aux ondes coutumières
Et je m'en vais vers les rivières,

Vers les rivières, vers les fleuves,
Dans les grands courants où s'abreuvent
Les multitudes surgissantes, à mes yeux neuves.

Je vais maintenant
Avec le fleuve grossissant.

Ah ! que de foules !
Quelles houles !
Comme croule
Le flux qui m'enroule !

C'est la cité qui bouillonne ;
C'est la vie qui tourbillonne ;

Et je passe, ô voyageur,
Parmi quelles langueurs,
Parmi quelles fureurs,
Dans l'incognito de mon cœur.

Oh ! que de femmes !
Oh ! que d'âmes !
Que d'impossibles flammes !
Les villes brament.

Regarde les maisons,
Guette sur les balcons,
Fouille les toits et les horizons !

Les grandes inconnues
Passent sous mes regards éperdus.

Où vont-elles,
Les immortelles,
Les infidèles ?

Ah ! que d'atours !
Que de satins, que de velours !
Que de rêvées amours !

Et mon cœur cherche une,
Mon cœur vogue sur les lagunes ;

A la suite de fous cheveux,
Mon cœur marche des pas hasardeux...
Que je serais heureux !

Je vous aime, je vous aime,
Vous êtes mon diadème,
Ta bouche est mon saint chrême...

Et tu te tais?
Tu ne m'aimes pas, tu me hais?
Je ne t'aurai jamais?

Tu m'aimes, n'est-ce pas?
Moi, je ne t'aime pas,
De toi je ne veux pas.

Courons!
Les forgerons
Forgent dans les antres profonds
Les glaives de nos passions.

Tu me hais, je t'adore;
Tu ne veux plus, je veux encore.

Et je pars,
Je vais autre part,
Mes yeux hagards
Sont nés pour l'incessant départ...

Car je fus le voyageur morne;
Car j'ai franchi toutes les bornes;

Et nul jamais ne fut plus las;
Qui saura jusqu'où se sont perdus mes pas?

Mon front était blanc de poussière;
Mon front se courbait vers la terre;

Quelles errances!
Quelles désespérances!

Quelles lassitudes!
Quelles inquiétudes!
Quelle éternelle solitude

N'est-ce pas que tout semblait fini,
Et que l'heure semblait monter du Lammasabachtani ?...

Quand j'ai vu ce pays... ces sommets radieux...
Où naissait l'occident fabuleux...

Cette nouvelle grève...
Ce site de rêve...

Quand je t'ai aperçue,
O lumière du soir si longtemps attendue,
Si suprêmement apparue !

..... Oh! je sais...
« Je devine, je comprends, je connais
« Vos plaies....

« De mes doigts, de mes doigts absolument purs,
« Je guérirai vos blessures...
« Je veux guérir l'horreur brûlante de vos blessures...

« Oh ! tenez ! je guéris la soif, l'affreuse soif, et rien n'est plus de ces blessures... »
Je suis guéri de mes blessures.

Ah ! les chemins étaient moroses,
Mais voilà qu'ils sont pleins de roses ;

C'était l'horrible nuit,
Mais l'étoile luit ;

L'haleine des tombeaux soufflait parmi les champs,
Mais l'encens
Fume sous les arbres caressants.

Ah ! quelle assomption !
Quelle déification !

Celle
Qui se révèle,
C'est elle ;

Oui, la voici ;
Merci !
Mon cœur n'a plus de souci.

Et je me pâme, je me meurs, je m'abandonne ;
O nuit si douce, si belle, si bonne !
Et je te vois, et je te nomme...

O ma sœur !
O mon cœur !

Ma lumière!
Mon authentique mère!

O toi!
O moi!
Vois

Comme délicieusement j'agonise
Dans l'apparence bienheureuse où tu te réalises,

Toi que mon âme magnifia
Et pour l'éternité glorifia...

Ce n'est que tout à l'heure, quand le cycle des joies et des souffrances et tout le passé de son âme se sera déroulé, qu'il pourra prononcer le nom...

..... Oui, c'est elle;
Oui, c'est l'immortelle;
Oui, c'est la fidèle;
Oui, l'absolument belle;
Oui, la spirituelle;
C'est la rêvée et la réelle.

Elle a surgi, de myrtes parfumée,
Elle s'est levée de la vallée,
Elle vient transfigurée;

Et je rayonne,
Mon âme tourbillonne,
Des fanfares résonnent;

Et je m'exalte, je m'enivre,
Je me sens vivre,

Je suis heureux,
Je suis amoureux.

Amis, vous qui vous parliez bas.
Est-ce vous qui conduisiez nos pas,
Est-ce vous qui veilliez là-bas ?

Tout à l'heure je semblais dormir,
Mais je l'ai bien entendue venir ;

Au long de la colline
Cheminait la chère berline;

Les chevaux, les bons chevaux
Sans cahots
Montaient à l'ombre des rameaux,

Et longuement les roues
Criaient sur les cailloux ;

A travers les roches,
Vous l'annonciez, ô chères cloches !

Et je me disais : au coude du chemin,
Près du grand sapin,

Elle apparaîtra,
Mon âme la verra ;

Là-bas, tout au là-bas de la route fleurie
S'avance la voiture, la voiture bénie...

..... Maintenant dans l'espace
Tout est assoupi, tout se tait, tout s'efface...

J'écoute ;
Je regarde au plus loin de la route ;

Je prête l'oreille dans le silence ;
Je n'entends plus que la faible cadence
Des feuillages qui se balancent ;

Et, comme autrefois,
Je ne vois
Que l'herbe qui verdoie,
Que la poussière qui poudroie...

Femme, n'es-tu pas arrivée ?
Les cloches n'ont-elles pas sonné ?
Au logis n'es-tu pas rentrée ?
Près de moi n'es-tu pas restée ?
Ici ne t'es-tu pas couchée ?

En les flux
Mêmes de cette nuit de destins révolus,

En cette apothéose vespérale,
Au sein des ombres nuptiales,

A l'instant le plus glorieux,
Pourquoi, pourquoi dans l'air brumeux,

Vierges de la nuit, ô douces sœurs,
Vous en êtes-vous allées ailleurs, ailleurs,
Loin de notre demeure,
Loin de nos cœurs?...

O fatalité!
O nécessité
Des calamités!...

Ce qui fut prescrit
S'accomplit...

Les nuits sans sommeils,
Les matins sans soleils...

O tourment!
Immense accablement!

Tout vient,
Tout advient,
Tout revient...

Les midis sans azur,
Les soirs impurs,
Les orients dévastés, les occidents jamais mûrs...

L'ombre
Sombre
En un abîme de décombres;

Le chemin s'efface,
Les gémissements s'amassent;

Les bruits de supplice
Retentissent;

Et la croix
S'entrevoit,

La funèbre carrière,
Le calvaire,

Et les clous
Et le bâton de houx

Et le vinaigre et le fiel
Et la ténèbre dans le ciel

Et la désespérance
Et le coup de lance...

..... Ah!...
C'est là...

La blessure...
L'horrible brûlure...

L'affreuse lame...
Au fond de mon âme...

Quel froid en tout mon corps!...
Je suis frappé... je tombe... je suis mort...

Et puis, dans la béante solitude,
Voici que grouillent et bourdonnent des multitudes;

De vagues foules confusément s'empressent,
Et sur ma détresse
Des mains, des visages inconnus s'abaissent;

J'entends des voix,
Des cris étouffés autour de moi;

Et des prières vers le Seigneur...
Paix, paix, paix, paix au pécheur!

Pitié au misérable!
Miséricorde au pauvre que la vie accable!

Oh! je souffre;
Cette plaie, c'est du soufre:
Mes yeux, c'est un gouffre;

Cela me déchire;
J'expire.

Homme, qui te tiens là caché,
Berger des sourires d'adversité,
Blême advenant de la fatalité,
Est-ce toi, spectre au poignard affilé,
N'est-ce pas toi qui m'as frappé?

Non, c'est elle.
C'est l'infidèle,

C'est la parjure,
L'impure,

L'astucieuse,
La menteuse.

Oui, sachez, elle a donné le poignard,
Elle a ouvert le traquenard,

Elle a pris l'assassin
Par la main,

Elle armait son bras,
Elle sonnait le glas.

Trahison!
Profanation!

Lorsqu'il est venu,
Vers lui tes bras se sont tendus;

Maudite, ces fleurs coupables,
Tu les a prises de ses doigts abominables;

Ces chansons dont il t'envoûte,
Tu les écoutes;

Blasphématrice, tu le suis;
Tu fuis;
Alors c'en est fait, je suis
Le sacrifié de tes mépris.

Tiens! voilà mon sang!
Frappe! voilà mon flanc!

Prends ma chair,
Souffle à ma face ton souffle délétère!

Tue!
Au carnage le sort t'a dévolue.

Ouvre cette poitrine,
Fouilles-y de tes lèvres assassines!

Mon cœur y bat;
Voilà
L'hostie dont tu te nourriras!

Toi qui me renias!
Toi que rien n'apitoya!
Toi qui me crucifias!...
..... Toi que mon âme déifia!...
.... Antonia!

Ce nom évoqué par l'omnipotente rime, l'acteur doit le crier à toute voix, en le modulant longuement, dans le paroxysme de la passion et le plus fulgurant retour d'adoration, les yeux au ciel, sans plus rien voir autour de lui, avec un éclat formidable.

Viens! reviens!
Les temps anciens
Sont tout et ne sont rien.

Viens! tes yeux
Sont mes cieux.

Reviens! mon âme
Meurt de n'avoir plus ton âme.

Fiancée!
Blanche épousée!
Miraculeuse mariée!

Te revoir,
Te ravoir,

Et pendant l'éternité
Expier
De te reposséder!

Sois ma joie,
Sois ma proie,
Mais que je te voie!

Tes cheveux, ta bouche, ton front divin,
Et ce corps de merveille, et ces pâles mains,
Et ces seins,

Et ce cœur,
Et le frisson de ton bonheur à mon bonheur...

Ah! viens!
Tu m'appartiens
Par d'absolus liens;

Tu n'es plus à toi;
Tu n'es plus qu'à moi;
Et vois!

L'heure est suprême;
Je suis blême;

Ma voix qui t'appelle
Faiblit; mes genoux chancellent;

Mes yeux d'ombre s'emplissent...
Auxiliatrice,

Hélas! hélas!
Pourquoi ne viens-tu pas?

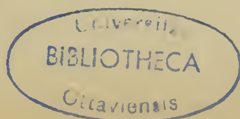
Au loin, les cloches.

Les cloches, les tristes cloches, les cloches saintes
Tintent
A travers les brumes éteintes.

O douces cloches,
Sonnez parmi les roches;

Sonnez et répandez vos voix vaporeuses,
Cloches, ô cloches bienheureuses;

Répandez vos pensées
Et ces regrets des choses dispersées
Et ces méditations dont nos détresses sont bercées;



O cloches de l'église,
Cloches des vallons, cloches des bonnes brises,
Cloches des automnes, cloches des bises,

Pieusement montez,
Tendrement résonnez;
Vous charmez
Les tristesses des exilés;

Et vous me dites ce qu'il pouvait être,
Notre amour, notre amour si prompt à disparaître.

Notre amour!
C'était que ne s'éteigne point notre jour;

Nous sommes l'éphémère,
Nous passons sur la terre;

Notre azur,
C'est notre esprit continué dans le futur;

Nous nous écoulerons,
Mais nos âmes dureront
Dans nos générations;

Nos noces, c'eût été que naissent
Ceux qui perpétueraient nos allégresses;

Quand nous aurions uni nos mains
Et que se seraient confondus nos chemins
Et que seraient achevés nos hymens,

Oui, notre sort réalisé,
C'était que ne soit pas abolie notre pensée ;

Et quand nos corps
Auront plongé dans la mort,
Quand nos âmes auront touché le port,

Notre hymen, ô femme des jours amers,
C'eût été que tu fusses mère,
Que je fusse père.

Cloches, chantez les bonnes espérances,
Chantez les souvenances,
Les âmes fidèles à leurs constances;

Épandez, cloches, vos bourdons,
Et nous rêverons,
Nous nous recueillerons
Et nos blessures se consoleront.

Qu'ainsi mes yeux se ferment,
Que l'immobilité du chaos dans mon esprit germe,

Et que mes membres las s'étendent,
Que la nuit de la pensée descende.

Je ne veux plus vivre,
Je veux suivre
L'ondoiement des grands flux où l'on s'enivre.

Je veux errer à la merci des rives,
Dans l'indistinction des eaux vives.

Dormir est bon ;
L'oubli, c'est le pardon.

Être parut joyeux ; ne plus être est meilleur ;
Il sera doux, sentir sombrer le cours des heures ;
Il sera doux, s'envelopper de mortelles fleurs.

Oh ! je m'alanguis, je m'efface,
Le jour passe,
Le jour n'est plus le jour, la nuit n'est plus la nuit, la trace
De l'idée s'envole dans l'espace.

O mort spirituelle !
Félicité surnaturelle !

Dormir,
M'assoupir,
Dans le néant m'ensevelir.

L'Amante a écouté, muette, les récits de l'Amant ; tout entière à veiller sur lui, ce n'est qu'aux instants où la menace de son délire se tournait vers elle, où les cris déchaînés de sa passion lui rappelaient combien elle était aimée et combien non reconnue, où sa voix prophétique lui redisait les grandes choses accomplies et celles non accomplies, que, dans le trouble profond de son âme, elle s'est écartée de soutenir ses membres et sa tête, d'essuyer la sueur de son front.

Maintenant elle est agenouillée, anxieuse et comme implorante, devant lui. Il est étendu dans une prostration; ses yeux s'entrouvrent et se referment tour à tour; parfois il soulève faiblement la tête. Entend-il? voit-il? L'Amante, plus pâle encore, toute penchée sur lui, a pris ses deux bras dans ses mains, et, regardant ses yeux, sa bouche touchant presque sa bouche, après un si cruel silence, enfin, à voix très basse et palpitante, elle commence à lui parler.

L'Amante

Bien-aimé! bien-aimé !
Regarde ! je suis la bien-aimée.

Bien-aimé ! mon époux !
Comprends! je suis l'épouse, et me voici pendante à tes genoux.

Bien-aimé ! bien-aimé ! ô mon frère !
Je t'aime; je suis là; je suis fidèle; espère !

O mon mari, mon maître, mon dieu, mon martyr,
Les jours heureux sauront bien revenir.

Regarde! vois ! comprends !
Ce sont mes bras, ces bras où reposent tes membres languissants ;

C'est mon cœur, le cœur où s'appuie
Ta tête endolorie ;

Moi, c'est moi,
Celle de tes désirs, de tes songes, de tes émois
Et de tes souffrances et de toute ta joie,

L'unique, l'absolument, la toute aimée,
Sache, et sois guéri, bien-aimé !

..... Ah ! supplice qui me dévore !
Châtiment pire cent fois que la mort !

Expiation effroyable !
Torture imprévoyable !

Il entend et ne sait pas,
Il voit et ne reconnaît pas,
Et je suis là, présente, ainsi que si je n'étais pas.

..... O tristes yeux, ô sombres yeux fermés,
Qui ne voient plus celle que tant ils ont aimée !

Pâle front que hante le mensonge,
Front où la brume indéfiniment se prolonge !

O pauvre corps débile,
Pauvre cœur en plaies si fertile,
Pauvre âme si fragile !

Chair pitoyable,
Souffle autrefois si valeureux et maintenant si lamentable !

O toi, qu'en tes blessures et tes douleurs et tes blasphèmes
Suprêmement — je le dis au ciel — j'aime !

Le baiser que tu me donnas,
Le baiser que je reçus — combien divin — de toi là-bas,

Veux-tu? sera-t-il doux? chassera-t-il le mal ?
Je te le rends, ton baiser conjugal,

Oh ! comprends ! je le verse à ton âme,
Moi, l'amante, moi, l'idéale, la fiancée, la femme.

Ses lèvres ont touché les lèvres de l'Amant; il se redresse peu à peu, et, vaguement, regarde.

Tout à coup il tressaille.

A-t-il entendu? a-t-il vu ? a-t-il compris ?... dans le baiser d'absolu que ses lèvres blêmes rendent éperdument aux lèvres de l'Amante, son être se soulève et sursaute.

Et dans la suprême convulsion sa tête se renverse... Tout est consommé.

Antonia *a été composée pendant l'année 1890, et publiée en 1891.*

Elle a été représentée pour la première fois à Paris, devant un public invités, sur la scène du Théâtre d'Application, le 20 avril 1891. La dis-ibution était :

Mlle Mellot (l'Amante), M. Fenoux (Pâris), l'auteur (l'Amant).

Les conditions restreintes de la représentation avaient fait éliminer la guration des chœurs ; les choryphées étaient :

Mlle Grumbach, qui en outre jouait le Fiancé, Mlle Nangis, Mlle Thom-n, qui jouait encore la Fiancée, Mlle Murcie, MM. Lugné-Poe, Emma-uel, Hérissé et Mondollot ; M. Teste jouait le Vieillard.

à la mémoire de Jules Laforgue.

2e PARTIE

LE
CHEVALIER DU PASSÉ

Tragédie en trois actes

Théâtre Moderne,
17 Juin 1892.

PERSONNAGES

La Courtisane,
Les Floramyes (Rosea, Aurea, Gemmea, Siderea),
Le Veilleur,
Trois Voyageurs (un Jeune Homme, un Vieillard, L'Aieul),
Le Chevalier.

Un vaste hall d'où se découvrent au fond le rivage et la mer.
L'époque moderne.

Le Chevalier du passé

ACTE PREMIER

SCÈNE I

La Courtisane est assise entourée des Floramyes qui achèvent sa toilette.

LES FLORAMYES

Strophe:

AUREA

Préparez les fards et les fleurs,
Préparez les guirlandes aux vivantes couleurs
Et les subtils parfums nés de l'âme des fleurs.

Rosea s'avance.

ROSEA

Voici les roses et les fards ;
O maîtresse, pour t'enrichir des floraisons les plus rares,
Voici que je me penche à tes genoux et je te pare.

GEMMEA

O merveille de nos doigts agiles !
La beauté sans nous est un don inutile.

SIDEREA

La beauté que nos mains n'ornent pas
Languit comme une plante oubliée sous les frimas.

GEMMEA

La beauté par nous délaissée
Meurt comme une tige fauchée.

SIDEREA

La beauté que sert notre adresse
Devient toute grâce et toute caresse.

Strophe :

GEMMEA

Préparez les fards et l'or,
L'or fauve dont la pâleur des fronts se colore,
L'or aux changeants reflets que les hommes adorent.

Aurea s'avance.

AUREA

Voici l'or et les fards et les ceintures
Rayonnantes et les diadèmes que, de mes mains sûres,
O maîtresse, c'est ma volupté de poser en ta chevelure.

SIDEREA

Nous sommes les Floramyes,
Et nos génies
Sont de créer des séductions infinies.

ROSEA

Nous sommes la flore, l'étoile et l'or et le feu,
Nous sommes tout ce qui fascine les yeux.

SIDEREA

Nous sommes le miracle
Qui fait refleurir le tabernacle.

ROSEA

Nous sommes l'esprit
Par qui toute chose meilleure vit.

Strophe:

SIDEREA

Préparez les fards et le ruissellement
Des perles, des rubis, des topazes, des diamants.

Gemmea s'avance.

GEMMEA

Me voici, et je garde, ô maîtresse chère,
Pour que nul ne résiste au flamboiement de tes paupières,
L'écrin magique des nobles pierres.

ROSEA

Nous avons vu des vierges blanches comme le jour
Passer sans honneurs et sans amours.

AUREA

Nous avons vu des amoureuses
Pleurer des larmes douloureuses.

ROSEA

Nous avons vu languir sans gloire
Des princesses d'amour aux regards évocatoires...

AUREA

Pour n'avoir pas voulu connaître
Que l'Art, seul, règne parmi les choses et sur les êtres.

Strophe :

ROSEA

Préparez, préparez
Après le fard des fleurs, des ors, des gemmes, préparez
Le fard qui donne aux yeux la profondeur d'astres constellés.

Siderea s'avance.

SIDEREA

Oui, je viens et j'apporte à tes prunelles,
O maîtresse, l'éclat qui d'une flamme immortelle
Éclairera ta beauté surnaturelle.

AUREA

O fards! ô fards puissants !
Fards qui faites les lèvres plus rouges que le sang !

GEMMEA

O fards! fards souverains !
Fards qui faites les mains
Plus candides que les lys du matin !

AUREA

Fards sublimes!
Par qui les fronts sont plus vastes que les abîmes !

GEMMEA

O fards d'extase, fards de luxure,
Par qui les yeux ensorcellent les créatures !

LA COURTISANE

Ainsi, dans mon miroir,
Mon esprit s'agrandit depuis l'aurore jusqu'aux plus nébuleux soirs.

O charme
Devant qui toute humaine vertu désarme!
Le philtre que j'offre aux cœurs las,
N'est-ce pas
L'espoir de l'oubli,
L'espoir du présent aboli,
L'espoir du meilleur rendu possible,
L'espoir des grands désirs devenus tangibles?
Le philtre d'enchantement
Qu'aux cœurs désespérés je tends,
N'est-ce pas l'illusion,
La divine illusion?

ROSEA

Reine, ce philtre,
C'est la langueur des parfums de tes fleurs qui dans les cœurs s'infiltre.

AUREA

O reine, ce philtre subtil,
C'est la splendeur de l'or épars en tes cheveux juvéniles.

GEMMEA

Ce philtre suprême,
C'est l'ondoiement que font sur toi tes gemmes.

SIDEREA

Reine, ce philtre immatériel,
C'est la profondeur de tes yeux semblables au ciel.

La Courtisane

Mon miroir fidèle
Me dit que je suis telle,
Telle que le voyageur
Qui viendra reposer sous mes yeux son cœur,
Y boira le breuvage
De son servage.
Mes regards où toutes pensées
Naissent sitôt que je les veux évoquées,
Mon front où la joie de l'amour
Peut vivre, ma bouche d'où tour à tour
Toutes paroles
A mon gré librement s'envolent,
Et les douceurs de mon sourire inexorable
Charment du charme inguérissable.

Les Floramyes

Strophe :

Aurea

C'est que nos doigts qui t'appartiennent
Savent tisser les grâces où tous les mortels se prennent.

Rosea s'avance.

Rosea

Pour égayer les cœurs moroses,
Je sais sur tes lèvres semer les roses.

GEMMEA

Et ta bouche rit.

SIDEREA

Ton front resplendit.

GEMMEA

Les fleurs sur ta bouche naissent.

SIDEREA

Les roses s'épanouissent en tes caresses.

Strophe

GEMMEA

Notre art
Filialement te pare.

Aurea s'avance

AUREA

Sur ton corps
Moi, je répands le rayonnement de l'or.

SIDEREA

L'or est la splendeur des reines.

ROSEA

L'éclat de l'or manifeste les souveraines.

SIDEREA

or contient toutes les flammes.

ROSEA

ı magie de l'or incante les âmes.

Strophe :

SIDEREA

ɔus sommes tes servantes,
ans l'illusion toutes-puissantes.

Gemmea s'avance.

GEMMEA

a joie,
est que les diamants sur toi flamboient.

ROSEA

lors le feu des choses t'illumine.

AUREA

ɛs gloires brillent sur ta poitrine.

ROSEA

ɛ mystère ceint ta beauté fantomale.

AUREA

: tout orgueil devant toi se ravale.

Strophe :

ROSEA

Oui, nous sommes nées
Afin que par nos mains tu sois ornée.

Siderea s'avance.

SIDEREA

Et moi, la dernière,
J'apporte à tes paupières
Le reflet des astrales lumières.

AUREA

Règne !

GÉMMEA

La richesse des mondes t'imprègne.

AUREA

O floraison vivante de nos artifices!

GEMMÊA

Regarde en ton miroir si nous ne t'avons pas faite triomphatrice.

SCÈNE II

Le Veilleur

Midi,
L'astre dans le ciel a grandi,
Le ciel luit,
Les chansons du matin sont finies,
La lumière brille au zénith,
C'est midi.

Oh ! voici que des gens vont paraître ;
Femmes, voyez au loin quel monde va naître ;
Reine, l'heure des soucis de nouveau sonne ;
Regarde, reine, par l'horizon qui devant toi rayonne ;
Femmes, les choses vont prendre leur cours ;
Surgissez et venez, voici le milieu du jour.

Toutes choses sont-elles prêtes ?
Avez-vous paré vos têtes ?
Avez-vous garni le seuil des fleurs du matin ?
Avez-vous orné votre teint ?

Car voici que l'heure de la vie s'ouvre ;
La vie a rejeté le manteau qui la couvre;
Femmes, du haut des tours où l'ombre vous enserre,
Regardez! ouvrez aux choses vos paupières !
Reine, tes voiles sont-ils fixés,
Tes cheveux noués,
Tes joues fardées ?
Les mortels vont venir ; l'autel est-il paré ?

C'est midi, c'est midi,
La lumière de l'astre sur le monde a grandi,
Le ciel dans l'infini reluit,
Le matin est fini,
L'instant de vivre brille au zénith,
C'est midi.

Il passe.

Les Floramyes

Strophe :

Rosea

Voyez ! voyez !
Un navire dans le golfe s'est arrêté.

Aurea

Les matelots sur la mâture
Ont serré la voilure.

GEMMEA

Dans le tranquille port
Un navire est venu chercher abri contre les vents du nord.

SIDEREA

Au long des mâts les voiles pendent,
Et les marins sur la plage descendent.

Strophe :

ROSEA

Voyez ! voyez !
Sur le sable fin, près des rochers...

AUREA

Les passagers sont descendus;
Ils ont quitté le pont des flots battu.

GEMMEA

Ils approchent;
Leurs silhouettes se distinguent au milieu des roches.

SIDEREA

Et derrière, au fond de l'anse,
La coque du navire doucement encore se balance.

Strophe :

ROSEA

Voyez !
Sur notre terre leur destin les a menés.

AUREA

O reine, tout à l'heure
Va leur apparaître ta demeure.

GEMMEA

Ton asile, ô maîtresse,
Offre à leurs yeux fatigués sa promesse.

SIDEREA

A leurs regards qui cherchent dans le vide
Brille, ô reine, la tour où ta puissance réside.

Strophe ;

ROSEA

Oh ! voyez ! oh ! voyez !
Vers ici ils se sont dirigés.

AUREA

Ils sont trois...
Un jeune homme, un vieillard...

GEMMEA

Et l'autre, qui suit lentement et seul,
Cet homme au front tout blanc, est-ce l'aïeul?

SIDEREA

Ils viennent... déjà
J'entends leurs pas... O reine, les voilà.

Les trois Voyageurs entrent.

LA COURTISANE

Soyez les bienvenus,
Voyageurs qui venez de bords inconnus
Ici, ô voyageurs, c'est l'île
Où chacun a toujours trouvé asile ;
Vous êtes abordés,
O voyageurs des longues mers de la vie harassés,
Sur un rocher perdu parmi les flots
Que ne connaissent que par vagues ouï-dire les matelots;
Ici, c'est l'île qu'un sort obscur
A jetée en plein milieu des océans impurs,
Pour que les humains passagers
Fassent halte avant de retourner aux flots où tant ont naufragé.
Hommes, je suis la reine
De l'île où vient de s'arrêter votre carène.
Mon île est la ténébreuse grève
Que vos yeux n'ont jamais entrevue qu'en rêve ;

A ceux que tourmente la faim
Je dis : jusqu'à demain
Ici vous mangerez
Ainsi qu'à jamais vous resterez rassasiés;
A ceux que la soif oppresse
Je tends un breuvage plein d'ivresses;
Et pour cela je ne demande au voyageur
Que ce qu'il lui plaira de m'accorder de son cœur.

L'île où je règne est l'île fantastique
Qui dans l'océan des jours les plus mélancoliques
Surgit aux yeux
Des passants égarés sous les cieux.

Le Jeune Homme

Reine !...

Le Vieillard

Reine de beauté !...

L'Aïeul

Reine de suprême grâce !...

La Courtisane

Parlez !
En ce palais où je puis tout, parlez !
Après l'orage,

Après la douce traversée, l'âpre voyage,
Dans ce refuge que vous ouvre ma voix amie,
Que sans crainte votre désir à moi se fie !

LE JEUNE HOMME

Mon désir...
Oh ! mon cœur tressaille de ses plus anciens souvenirs.
..... Lorsque tout à l'heure nous marchions,
Ayant quitté la mer et le navire et que nous approchions,
Les yeux fixés vers ce palais
Où la splendeur d'un midi nouveau apparaissait,
Tout à coup
Dans ce ciel infiniment doux
J'ai vu deux noirs corbeaux, oui, deux corbeaux funéraires
Qui s'envolèrent.
Et maintenant voici
Que ce visage d'enchanteresse nous sourit,
Et que le sombre présage a disparu,
Et que cette voix de fée résonne au fond de moi dans l'inconnu.
Mon désir?... Oh ! cette parole, reine,
Réveille en moi les choses les plus lointaines,
Quand sur la terre de ténèbres couverte
J'ai quitté celle à qui ma vie était offerte.
Reine, ton visage
Rappelle à ma pensée cette image;
Ta voix à mon oreille
Sonne pareille
A la voix de celle qui là-bas sommeille;

Ton sourire se manifeste tel
Que ce sourire que je porte dans mon âme fidèle.
Ah ! mon désir ?... N'interroge plus
Celui qui a laissé dans les lointains les plus perdus,
Dans les brumes les plus infranchissables de la vie
L'amie.

La Courtisane

Eh bien, écoute, tends l'oreille, approche-toi,
Afin d'ouïr les mots qu'il me plaît de verser en toi.
Oui, ma voix, c'est la même,
La même voix que celle que tu aimes ;
Mon front, en effet, a la semblance
De celle en qui tu mis ton espérance ;
Ou plutôt, vois ! mes yeux,
Oui, ce sont bien ses yeux ;
Et voici bien la bouche
De celle que ta jeunesse a rêvée pour sa couche.
Ne te l'avais-je donc pas dit ? dis ton désir !
Ton désir, quel qu'il puisse être, je suis souveraine pour l'accomplir ;
Je suis reine, je suis fée,
Je suis puissante à atteindre aux plus folles pensées.
..... Si grand soit le désir,
Oh ! sachez que je suis la maîtresse de tout désir,
Et, dans l'enchantement d'un nouveau devenir,
Ne cherchez plus si des présages
Ont déchiré de leur éclair ces blancs nuages.

Le Vieillard

'andis que je venais vers cette maison,
'ai vu les noirs corbeaux qui s'envolaient à l'horizon,
:t j'ai senti deux fois en tout mon corps
:omme s'il passait un frisson de mort.
:t j'en rougis et je dis la chose ridicule,
:ar aux présages je ne suis point crédule ;
:t puis j'ai dans mon âme
)es soucis plus puissants qui clament ;
)ui, mes cheveux déjà sont gris,
:t le seul bien que je demande, c'est l'oubli.

La Courtisane

\rrête ! ne dis pas
:es désespoirs ; ne parle pas
)e ces souffrances d'autrefois,
Ni de ces peines que je vais effeuiller entre mes doigts...
)ui, homme aux gris cheveux,
'rop jeune encore pour que le temps victorieux
\it effacé la trace
)es souvenirs dont le poids te harasse,
)ui, l'air embaumé d'arômes
)u'autour de moi soufflent les fleurs de mon royaume
:mporte le passé, et le dissipe et l'abolit,
:t moi, sachez ! je suis l'oubli.

LE VIEILLARD

Dis-tu vrai ?

LE JEUNE HOMME

Elle dit, elle dit vrai.

L'AIEUL

J'ai touché l'âge où les choses humaines ne laissent plus
Qu'un vestige indéfiniment confus ;
Sur la mer
Je vais la course dernière ;
Mes yeux ont presque oublié le soleil
Et pour frapper encore mes oreilles
Il faut une aussi pénétrante douceur de paroles
Que celle, ô reine, qui de tes lèvres que je vois à peine s'envole.
Dans mes membres mon sang est presque froid,
Et tout à l'heure, quand nous venions vers toi,
Ce n'est pas de ces yeux presque fermés à toute flamme,
Mais au fond de mon âme,
Que j'ai vu le funeste envol des corbeaux sombres.
Et tout cela déjà se perd dans l'ombre ;
Je n'ai plus d'inquiétudes,
Mais seulement une vieille lassitude ;
De consolation, ni d'oubli, ni de rien de ce qu'aux autres il faut
Je n'ai désir, mais du repos.

LA COURTISANE

ère,
uand auprès de toi j'aurai posé ma tête familière,
uand je tiendrai entre mes doigts tes doigts tremblants,
si j'endors ton front dans mes bras blancs,
ı sauras que ma voix est un suprême charme,
ı sauras que mes yeux savent répandre des larmes
ui mouillent les fronts
nsi que la rosée des soirs les plus féconds.
je le veux, je suis filiale ;
cela est si doux, à l'heure vespérale !
, si je veux encore,
pourquoi ne le voudrais-je pas encore ?
ur toi, vieillard, moi jeune autant que l'aurore
autant qu'elle, tu le devines, belle,
serai tendrement et saintement maternelle.
. Va ! quelque vaste que soit le désir,
l'ai dit, je puis l'accomplir.

ROSEA

mmes, hommes, connaissez la splendeur

AUREA

ce front qui s'est baissé vers vos douleurs.

GEMMEA

nnaissez la douceur empreinte

SIDEREA

En ces yeux qui sourient à vos plaintes.

LE JEUNE HOMME

O merveilleuse reine!

ROSEA

N'est-ce pas qu'elle est la toute souveraine?

LE VIEILLARD

O reine adorable!

AUREA

N'est-ce pas que c'est ici un pays de fable?

L'AIEUL

Reine de rêve!

ROSEA

N'est-ce pas que près d'elle tout destin s'achève?

LE JEUNE HOMME

O reine de tendresse!

LE VIEILLARD

Toute-puissante charmeresse!

SIDEREA

Immortelle dominatrice des esprits!

L'AIEUL

Enfant, enfant, enfant bénie!

La Courtisane s'avance sur le devant de la scène.

LA COURTISANE

Tous,
Buvez-le à regards fous,
A pleines lèvres,
Et de tous vos êtres, de vos sens et de toutes vos fièvres,
Tous, toi, amant,
Et toi, front soucieux, cœur saignant,
Et toi
Pour la mort presque assez froid,
Tous, buvez-le, le surnaturel philtre
Que la merveille de ma volonté en vous infiltre;
Buvez ce breuvage
Qu'est l'éclat trompeur de mon visage,
Ce poison
Qu'est la douceur de mes regards profonds,
Ce sortilège
Qu'est le parfum de ma poitrine couleur de neige;
Buvez-le à pleines bouches, à pleins corps, à pleines vies,
Ce philtre, ce poison, ce charme de magie

Qu'est mon art et qu'ont brassé pour moi mes Floramyes.
Je suis Circé,
Et de tous ceux qui sous mes regards ont passé
Ainsi, ainsi j'ai triomphé.

.... A l'ouest, dans le golfe, par là,
Est le navire qui vous amena ;
Qu'une brume toujours vous cache cet occident!
C'est par ici qu'il faut aller, vers l'orient,
Esclaves,
Vous joindre à tant d'esclaves.
Le soir descend,
Le soir sur les choses tombe lentement.
Allez, allez, à tout jamais!
La sûre retraite qu'à mes esclaves je promets,
Rien ne peut en rompre la paix.

SCÈNE III

Le soir est venu.

Les Voyageurs sont sortis; les Floramyes se sont retirées sur un côté du théâtre. La Courtisane, seule maintenant, lentement se dirige vers le fond, d'où l'horizon apparaît.

La Courtisane

Oui, c'est le soir..... Et ceux-là passent
Par où d'autres ont passé et d'autres suivront leurs traces.
Et moi je reste
A regarder tomber le crépuscule de la nuit céleste;
Et sans plaisir,
Sans qu'un étonnement m'ait fait tressaillir,
Sans qu'aucun trouble me prenne,
Je les vois passer, eux, eux qui m'appartiennent;
Et la maîtresse
Soupire dans la solitude qui l'oppresse.
O soir puissant, j'ai sous mes pieds
Foulé toutes les pitiés,
J'ai triomphé, je suis forte,

Mes yeux fardés n'ont connu de révoltes d'aucune sorte;
O soir, et je suis là qui me lamente
Et presque pleure et languis, comme une amante
Quand ne vient plus
L'élu.
Soir, à tes incantations je me livre;
Sous ton voile que de l'humanité je me délivre,
Et qu'un peu de véridique paix
Descende sur mon âme que harcèlent les plus vains regrets,

LES FLORAMYES

ROSEA

L'heure du mystère
S'inaugure au ciel et sur la terre.

AUREA

L'heure du rêve
Dans l'espace se lève.

GEMMEA

L'heure des renouvellements
Parmi les mondes va surgissant.

SIDEREA

L'heure de la conscience
S'éveille au milieu du silence,

La voix du Veilleur

La nuit, voici la nuit ;
La lumière du jour a fui.

Veillez ! la nuit belle
En les esprits se révèle.

C'est la nuit et c'est l'ombre,
Et toute humanité dans ses flots sombre.

Les Floramyes

Rosea

Reine,
Elle a vaincu encore, ta force surhumaine.

Aurea

Maintenant oublie !
De toutes contraintes le repos délie.

Gemmea

Le soleil du jour
A vu la lutte et les vaincus pour toi mourir d'amour.

Siderea

Maintenant repose !
Un voile se répand sur les choses.

La voix du Veilleur

Veillez ! la nuit évoque ses arômes,
La nuit évoque ses fantômes.

Les images nocturnes se dressent
Çà et là par les ténèbres épaisses.

Veillez ! la nuit ressuscite les âmes
Des esprits qui dans l'éternité brament.

Les Floramyes

Rosea

C'est l'heure où les plus anciens cultes
Au fond des cœurs exultent.

Aurea

C'est l'heure où le sommeil
Dans les âmes immortelles s'éveille.

Gemmea

C'est l'heure où se transfigurent
Les visions obscures.

Siderea

C'est l'heure où tout ce qui gisait
Renaît.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

La nuit.

Les Floramyes

Rosea

Elle s'endort... retirons-nous...

Aurea

Retirons-nous...

Gemmea

Dans une douce paix qu'elle repose...

Siderea

Que le sommeil en son esprit se pose...

ROSEA

Laissons que le sommeil charme son âme lasse...

AUREA

Et que les visions l'égaient et passent...

GEMMEA

Laissons, laissons qu'elle sommeille et qu'elle rêve...

SIDEREA

Et que la nuit calme s'achève...

Elles sortent.

SCÈNE II

La Courtisane

O songe,
Que mon âme dans tes flots plonge !

..... Salut, solitude nocturne,
Désert de l'ombre taciturne !
Salut, silence,
Vastitude de la nuit immense,
Solitude silencieuse,
Infinie, hallucinante, délicieuse.
Silence solitaire,
O toi favorable au mystère,
Paix divine où l'esprit se reconnaît,
Paix divine, divine paix !
Oui, je me revois telle que je suis ;
C'en est fait des vains ennuis ;
Il n'est plus, le voile qui me couvre ;
Je me retrouve et me découvre ;
Je m'éveille du sommeil de la vie blême ;
Je suis moi-même

Et ma pensée
Qui de toi, de toi seul est possédée,
T'invoque et t'appelle, ô Passé !

..... Mon âme plonge
Dans la suprême réalité du songe.

Le Chevalier du Passé

Je suis celui qui n'étais plus.
Du fond des temps révolus,
Du plus loin des souvenirs les plus anciens,
Je viens.
Dans l'abîme des brumes où ton désir se perd,
Où descend ton regret le plus cher,
Où ton idée aux heures sublimes s'exaspère,
Parmi l'ombre où ton âme se cèle,
Je viens, ô femme, vers toi qui m'appelles.

La Courtisane

Il me semble que je te connais ;
Tes traits
Dans mes yeux jadis ne se gravèrent-ils
Pour y laisser une empreinte si subtile,
Aux temps de nos rencontres juvéniles ?
Mais ta voix n'est point dure ;
Ton visage ne montre point le ressentiment des injures ;
Ta démarche est bénigne ;
Ton front n'a point d'apparence maligne.
O chevalier du rêve d'autrefois,

i tu sembles celui qui tant souffrit par moi,
on âme est bonne encore,
t je sens que vers toi mon âme comme alors
'a
t que c'est toi celui qu'alors elle aima.

hevalier de ma souvenance,
oi, chevalier de ma délivrance,
st-ce donc que les choses les plus divines de mon rêve commencent ?...

Les choses qui précèdent ont été dites dans la solennité d'une pparition ; maintenant ils parlent avec la douce tendresse d'a- nants qui se sont retrouvés.

Lui

a nuit merveilleuse
Ionte des profondeurs vaporeuses,
'ne à une se lèvent les étoiles,
'infini du ciel se dévoile,
es chants d'oiseaux
ruissent sur les flots.

Elle

ui pourrait oublier
es choses que le destin a liées ?
e premier souvenir qui dans l'être s'implante,
'est comme une vivace plante ;

Le souffle du désert aride
Peut venir qui dessèche la fleur languide ;
L'ouragan de prodige
Brisera la gracile tige ;
Mais la racine,
Rien ne la déracine ;
Mais la racine de la pâle fleur,
Au fond de l'âme, au fond du cœur,
Rien ne l'arrachera,
Rien ne l'abolira,
Toujours elle demeurera,
Là,
Toujours elle sera là.

LUI

Dans la nuit opportune
Vois monter le disque de la lune ;
La lune blanche et fatidique
Incante les choses de son reflet magique ;
La lune propice aux enchantements
Verse en les espaces ses bercements.

ELLE

La racine de la fleur de la souvenance
Depuis les temps a répandu ses enlacements dans la conscience,
Depuis les temps que j'ai vagué par les déserts de l'existence,
Depuis l'éternité que mon être va son errance.
Les vents des quatre points du monde

Ont mené leurs fantastiques rondes,
Le soleil a brûlé,
Les neiges du nord ont neigé,
Et les rosées
Ont distillé leurs rouilles, et par l'été
Les plaines de l'esprit ont été embrasées ;
Mais la vieille racine primitive
Est restée, tout en le fond et toujours vive,
Et prête à refleurir,
Et qui doit refleurir.

LUI

Vois, la clarté lunaire
A quelque chose de crépusculaire,
Comme si de l'inconnu
Allait naître un jour non encore vu.
Regarde, la douce lune dans le ciel
Tend sur nos têtes ses clartés de miel.

ELLE

Aussi, quand un printemps nouveau vient à éclore,
Quand renaît cette aurore,
Quand les cieux sont doux,
Quand le cycle des premiers jours se renoue,
Adieu, les durs hivers!
Adieu, bises amères!
O temps mauvais,
Lassitudes, souffrances, regrets,

Adieu ! le souvenir vainqueur
Refleurit dans les tréfonds du cœur.

LUI

..... Nuit enchanteresse !

ELLE

Nuit de renouveau et d'allégresse !

LUI

Nuit délicieuse !

ELLE

Nuit des optations fabuleuses !

LUI

Nuit, nuit d'amour !

ELLE

Nuit où les plus vieux rêves ont leur retour !

LUI

Nuit charmante !

ELLE

Nuit qui rend l'amante à l'amant !

LUI

Nuit de ravissement!

ELLE

Nuit qui rend l'amante à l'amant!

LUI

Moi-même
Je renais, je revis, je suis moi-même.

ELLE

Je n'espérais que toi,
Je ne voulais que toi,
Je n'attendais que toi

LUI

Du fond des chaos mortels,
L'âme éternelle,
C'est elle
Qui subsiste toujours fidèle.

ELLE

Dans les angoisses et les soucis
Mon cœur n'avait que ce souci,
Toi seul étais tout mon souci.

LUI

Rien ne meurt,
Le passé revient sans erreur,
Tout ce qui fut vivant demeure.

ELLE

Et voici que mon seul rêve
S'accomplit et que je rêve
Mon unique, mon éternel rêve.

LUI

Oui, la vie se rouvre pour nous...
O toi l'épouse, viens, je suis l'époux.

Elle est tombée entre ses bras; il met ses lèvres sur ses lèvres et longuement la tient embrassée.

Et, tout à coup, un trouble paraît le saisir; brusquement il s'écarte.

Au dehors, le matin commence à briller.

LUI

Oh! ce baiser...
Qu'est-ce que ce baiser?...
Mon âme reconnaît-elle ce baiser?...
Pourquoi n'ai-je pas reconnu ce baiser?...
..... La lumière de l'aube déjà luit;
Le matin à l'horizon reluit;

La nuit,
La nuit s'en va;
L'orient brille; la nuit s'en va;
C'est le jour qui renaît,
Le jour où toute apparence mensongère disparaît,
Où toute vérité se reconnaît...
Et voici que s'est troublée mon âme,
Et voici que je ne reconnais plus cette femme...
La nuit, la nuit est achevée;
Torches de la nuit, c'est assez brûler;
Torches nocturnes,
Vos étincelles agonisent comme un vol d'esprits taciturnes;
Torches de la nuit, flambeaux d'amour,
Éteignez-vous! éteignez-vous! voici le jour...
Et toi,
Si c'est toi,
Si c'est encore toi,
Si c'est toujours toi,
A la clarté du soleil qui se lève, viens, viens, que je te voie!

Oui, je reconnais ces yeux,
Ces yeux...
Mais pourquoi dans ces yeux,
Maintenant que grandit la blancheur du matin,
Passe-t-il des reflets qu'alors je n'apercevais point?

Oui, oui, je connais ce visage...
Mais en ce visage
Ce n'est plus, non, ce n'est plus la même image.

Tes lèvres, oui, je les connais...
Mais
On dirait qu'elles ont appris
Des sourires tout autres que ceux que jadis
Notre amour y avait mis ;
Je connais ce sourire, ces yeux, ce front ;
Et il semble que l'illusion
Ait fait plus pur ce front
Et ce sourire plus doux et ces yeux plus profonds.

Tiens, cette rose
En ta chevelure, je n'ose
En sentir les senteurs trop troublantes...
Ah ! que les courbes de tes cheveux sont devenues savantes !
Ah ! que ces fleurs sont donc trop enivrantes !
Tes mains jadis étaient-elles si blanches ?
Est-ce de telles robes qui flottaient sur tes hanches ?
Voici que le jour naissant sur toi ruisselle,
Et voici qu'il te révèle
Telle
Et non point telle
Que j'ai jadis aimé mon immortelle.

Toi, oui, c'est toi ;
Et cependant je crois
Que ce n'est plus toi.

..... Celle que dans le songe d'une nuit de prodige

e suis venu trouver à travers le miracle et le vertige,
'elle qui dans l'amour était l'élue
'.t qui près de moi marcha vers l'absolu,
'elle dont l'erreur même
'ut le martyre d'un inéluctable anathème,
'elle qui muettement repentante
éatifiait mon dernier souffle en son baiser d'amante,
'elle-là, la pauvre, la simple et la mélancolique,
'authentique,
Dont nul mensonge n'avait troublé la grâce unique,
a miraculeuse fiancée,
'épousée,
a bien-aimée,
e vois son front, je vois ses yeux,
e vois cet être merveilleux,
'ais, sous la croissante clarté du jour qui ne déçoit pas,
lle, elle, je ne la vois pas.

Elle

coute donc. Et vous,
lartés du jour funeste, du jour jadis si doux,
luminez mon front, mes yeux, mon cœur,
t que rien ne reste dans l'ombre, et que mon cœur
e manifeste... Assez de mensonges, assez d'erreurs!

iche! depuis les temps de notre amour,
es pires destins ont eu leur cours.
toi l'amant

A qui je donnai mes serments,
Toi l'élu
Pour qui je fus en effet de toute éternité élue,
Toi que je dus tromper,
Et que j'ai tué,
Toi celui que j'ai crucifié,
Toi que j'ai aimé,
O toi
Dont mourant, tu l'as dit, je fus la suprême joie,
Sache, ô toi mon unique aimé,
Mon époux, mon héros, mon maître, mon dieu, mon bien-aimé,
Sache, je suis restée seule en face de l'avenir ;
Et lorsque sous mes lèvres se fut exhalé ton dernier soupir,
Je me trouvai, moi l'idéale, moi l'amante, moi la femme,
Dans l'isolement épouvantable de mon âme.

Alors, pourquoi plutôt ceci, plutôt cela ?
La connaissance des choses qui m'entouraient m'abandonna.
Devant moi les plaines de la vie
S'étendaient indéfinies ;
Et sous mes pieds
S'entremêlaient les plus indifférents sentiers.
Que m'importait ?
J'allais, j'allais...
Au milieu des étés, des hivers,
Par les oasis et les déserts,
Sous les tempêtes et les printemps verts,
Et parmi les tonnerres

Des plus rouges, des plus noires, des plus fantastiques nuées,
La femme est devenue la prostituée.
Mon secret enfoui dans mon cœur,
J'ai laissé ma bouche proférer des mots menteurs,
J'ai permis que mon front se couvrît d'inanes fleurs,
Mes pâles joues se sont éclairées de factices couleurs,
A mes yeux j'ai appris de nouveaux sourires;
Pourquoi plutôt pleurer ou rire ?
Et les mains blanches de l'artifice
M'ont faite redoutable, souveraine et séductrice.
J'ai donné aux passants que m'amenait le sort
Ce qu'ils voulaient, l'extase, la joie, la mort.
Ah! les jours ainsi
Ont coulé, sans repos, sans changement, sans merci.
Moi, était-ce moi?
Tu l'as dit... était-ce moi?

O mon amant, ô mon époux,
Je t'aime, et je n'ai que toi, et le rêve à qui je me voue,
C'est toi; et ma pensée, sais-tu pas bien
Qu'elle t'appartient
Et qu'il n'est rien
Qui ne soit tien
Et que toujours, toujours, toujours je suis ton bien.
O roi,
De mon âme empare-toi.

LUI

Les clartés de l'aube se font plus claires;
Le soleil se lève sur la mer ;
Voici l'heure où finit le rêve ;
Loin des lieux où la vie reprend son cours après la trêve,
Voici l'heure où se doit en aller le rêve.

ELLE

Où vas-tu?
Que dis-tu ?

LUI

Le matin est déjà trop blanc à l'horizon,
La lumière est trop claire à l'horizon,
Le soleil est trop haut sur l'horizon...
Je suis le chevalier du premier temps,
Je suis celui de ton printemps,
Je suis ton rêve d'antan ;
O toi dont les aurores sont prescrites,
Laisse que le chevalier de ton passé te quitte.

ELLE

Toi, me quitter...
M'abandonner...

La scène reprend ici la solennité du début.

Le Chevalier

e suis venu du fond des brumes les plus insondables
ù m'évoqua le cri de ton âme lamentable.
e suis la voix de ta conscience
t me voici qui te parle dans le silence,
l'abri des tumultes de l'existence,
endant le bref instant de la halte dans l'errance.
t moi, ta conscience,
oi, ta pensée,
oi, ton passé,
e le dis, ô femme, tu n'es plus
elle que tu fus ;
elle des jours anciens n'existe plus ;
e celle-là tu n'es que le fantôme.
t moi, je suis aussi fantôme.
e jour revient, la vie revient ;
dieu ! le cours des choses indissolublement te tient.
e passé est détruit, ton âme
'autrefois est morte, tu es une autre femme ;
'amante avec l'amant a connu le trépas.
doulourease créature, cherche ! et tu trouveras
e chemin, le dur et le divin chemin
ar où ta vie aura son lendemain.
u milieu du sort qui t'envoûte,
herche ! et tu trouveras la route ;
lle peut refleurir un jour, ton âme absoute...
emme !... ô prédestinée !... élue et paria !...

Toi qu'un si haut destin sanctifia...
Toi que l'amour glorifia...
Antonia! Antonia!

SCÈNE III

Maintenant qu'il a disparu, elle qui l'a écouté dans une immobilité surnaturelle, peu à peu elle revient à elle. Comme au sortir d'un rêve, ses bras qui veulent retenir la vision tremblent, sa voix qui veut la rappeler s'arrête dans sa gorge. Enfin un cri effroyable s'échappe de sa bouche.

Alors apparaissent les Floramyes; elles se précipitent vers elle et l'entourent :

— *Reine!...*

— *O chère reine!...*

— *O pauvre, ô tendre reine!...*

— *O chère, ô malheureuse reine!...*

Mais d'un geste, hagarde toujours, elle les écarte et les repousse, loin d'elle, à jamais loin d'elle...

Au dehors, le plein jour brille.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LES TROIS VOYAGEURS

LE VIEILLARD

Du côté de la mer
Depuis le matin la reine est restée solitaire,
Délaissée des compagnes qu'elle aimait,
Et pâle, et les traits défaits.

LE JEUNE HOMME

Elle-même a chassé ses Floramyes fidèles ;
Et moi, trois fois je suis allé vers elle,
Et trois fois en l'approchant
J'ai senti dans mes veines s'arrêter mon sang.

LE VIEILLARD

Elle est restée là, seule, immobile,
Tandis que les heures passaient et que le soleil s'élevait au-dessus [de l'île;
Et tel était le trouble dont son esprit
Et ses sens étaient remplis,
Que moi, qui l'observais,
C'est à peine si je la reconnaissais.

LE JEUNE HOMME

Chaque fois que j'ai voulu lui dire une parole,
Moi, de même, j'éprouvais cette angoisse folle
De voir en son visage
Des aspects inconnus, amers, sauvages,
Et de n'y plus trouver
Ces douceurs dont nous étions accoutumés.

LE VIEILLARD

Ton angoisse, ô jeune homme, étrangement répond
Aux inquiétudes où mon esprit se confond.

LE JEUNE HOMME

Quoi? toi-même, ô maître,
Il t'a semblé, voyant la reine, à peine la reconnaître?

LE VIEILLARD

Ainsi, toi-même, par trois fois
Tu as senti, voulant lui parler, hésiter ta voix?

LE JEUNE HOMME

Oui, ce charme
Par qui hier se tarissaient toutes les larmes,
Dans ses regards éteints
Tout à l'heure je le cherchais en vain:
Et c'était comme si cette femme
Fût devenue une autre femme,
Ou comme
Si, moi, j'eusse été un nouvel homme.

LE VIEILLARD

Quand je la vis pour la première fois,
Elle me dit : oh! vois!
Ne suis-je pas
Celle de tes regrets, de tes espoirs et de tes joies ?...
Et mon cœur, mon faible cœur par la vie abattu,
Mon cœur a cru
Qu'elle était celle-là et qu'en mon rêve j'étais advenu.
Et voici qu'à l'instant ces mêmes yeux
M'ont apparu vides de ce prestige délicieux,
Tout de même que si l'illusion
Pour un jour m'avait enveloppé d'hallucinations.

LE JEUNE HOMME

O désenchantement subit, mystérieux, terrible!
Quelle est donc cette force invincible
Qui vient de dessiller mes yeux puérils,

Ou bien qui vient à la dame de l'île
D'arracher
Le masque séduisant où nos âmes s'étaient attachées ?

LE VIEILLARD

Depuis le matin
Sur le sommet lointain
De la tour d'où les yeux plongent
Par delà la mer, la vie et le songe,
Elle a laissé le jour grandir,
Elle a laissé sa grâce s'enfuir,
Elle a laissé le souci la saisir,
Elle a laissé son charme se flétrir.

LE JEUNE HOMME

Chut !... voici passer ses compagnes de séductions,
Les Floramyes qu'elle a chassées, et qui s'en vont.

LES FLORAMYES

Strophe :

AUREA

Adieu, les rives où nous avons vécu !
Adieu, les charmants bords où nos songes longtemps se sont plus !

ROSEA

C'est fini de semer ici les floraisons multicolores
Qui s'épanouissaient sous mes doigts de flore.

GEMMEA

Adieu, tendre pays !
Adieu, jardins par nous fleuris !

AUREA

Je ne verserai plus entre mes mains
Parmi les fleurs de ce ciel l'éclat de l'or divin.

SIDEREA

Adieu, rivage !
Adieu, montagnes, plaisants bocages !

GEMMEA

Les diamants constellés ni les perles
Ne naîtront plus des flots qui sur ces côtes déferlent.

ROSEA

Adieu, mers aimées !
Mers de gemmes parées !

SIDEREA

Je ne répandrai plus sur ces forêts
Au sein des crépuscules épais
Les astres aux surnaturels reflets.

Strophe :

ROSEA

La reine de l'île
Dédaigne notre science inutile.

AUREA

La dame de ces lieux
Ne veut plus que nous ornions ses yeux.

GEMMEA

La maîtresse
Dont les commandements nous étaient de si chères caresses,

SIDEREA

La souveraine
Que nous faisions victorieuse et surhumaine,

Strophe :

ROSEA

Notre dame a repoussé
L'aide de notre art accoutumé.

AUREA

Elle a rompu le pacte doux
Qui nous liait à ses genoux.

GEMMEA

Elle a livré son cœur au vol amer
Des plus dangereuses chimères.

SIDEREA

Elle a méconnu les servantes fidèles
Qui lui créaient sa puissance d'immortelle.

Strophe :

ROSEA

Nous partons,
Nous fuyons,
Nous délaissons
Ces vains horizons.

AUREA

Aux filles de l'artifice
D'autres terres seront propices.

GEMMEA

Sur d'autres bords,
Par d'autres aurores,
Nous éveillerons d'autres flores.

SIDEREA

Sous d'autres cieux,
A d'autres yeux
Nous porterons nos enchantements captieux.

Strophe ;

Rosea

Celle qui fut notre dame
Ne sera plus rien qu'une simple femme.

Aurea

La maîtresse
N'a pas voulu de sa gloire de charmeresse.

Gemmea

La reine
Abdiquera sa puissance sereine.

Siderea

La triomphante
Courbera sa tête impuissante.

Strophe :

Aurea

Adieu, beau site !
Les sœurs d'amour à jamais te quittent.

Rosea

Adieu, rives d'apothéose !
Ailleurs je répandrai des roses.

GEMMEA

Venez, ô sœurs, sœurs toutes belles,
Sœurs aux sourires immortels !

AUREA

Ailleurs je ferai luire encore
Les chatoyantes splendeurs de l'or.

SIDEREA

O sœurs qui nous aimons,
Sœurs qui nous unissons
En les mêmes dilections !

GEMMEA

Ailleurs
J'animerai les belles pierres aux feux rieurs.

ROSEA

Venez, venez, ô sœurs, toutes ensemble,
Sœurs que la même œuvre d'illusion toujours rassemble.

SIDEREA

Ailleurs et sous des cieux plus beaux
J'évoquerai les reflets d'astres nouveaux.

Elles s'en vont.

Le Jeune Homme et le Vieillard sont restés; l'Aïeul, jusque-là immobile, relève la tête.

L'Aieul

Non, elle n'était pas
Celle qui devait soutenir et guider mon front las;
Quand sa voix et son sourire d'ange
Promettaient à ma vieillesse avec cette tendresse étrange
Le repos
Que je dois attendre seulement du tombeau,
Sa voix et son sourire promettaient au hasard
Et ses lèvres offraient sans que son cœur y mît sa part.
O folle
Enfant! enfant frivole!
Elle n'était donc que mirage,
Et ce visage
Était comme un miroir
Où les plus authentiques choses ont des reflets tout illusoires.
.... Pourquoi l'enchantement est-il fini?
Pourquoi la délicieuse semblance est-elle évanouie?
Pourquoi le prestige est-il détruit?
Mais qu'elle fut belle!
Et que je l'ai bénie! et que cette heure fut solennelle!
Et maintenant
Un fugace souvenir seul en reste vivant.
.... L'âme de l'aïeul en qui l'existence se fane,
Hommes, n'a point de rancune pour la courtisane.
Mes yeux presque clos au soleil

Distinguent mal le songe de la veille,
Mais quand les yeux du corps sont presque éteints,
L'œil de l'âme voit plus longuement et plus loin;
Et celle qui régnait de tant d'amour adorée,
Celle par qui je fus trompé,
Je vois qu'ici la voici à tout jamais la condamnée.
Et moi dont les regards se dessillent,
Je lui dis : ô ma fille,
Toi
Plus lamentable qu'aucun de ceux qui souffrirent de toi,
Ma fille, en te quittant je prie pour toi ;
O ma fille, ma pitié est sur toi.

Ils sortent. La scène reste vide.

SCÈNE II

Tombée du soir. Par le fond, on aperçoit toute la profondeur ι rivage et de la mer que commence à dorer le couchant. Entre la Courtisane.

La Courtisane

fleurs d'illusion et d'artifice,
eurs que tissaient, ô Floramyes, vos mains complices,
parures,
yaux qui divinisaient ma chevelure,
·s aux hyperboliques toutes-puissances,
vous, exacerbées essences,
vous,
éluctables fards par qui chacun tombait à mes genoux,
ous, mon resplendissement,
ous êtes donc ma honte et ma perte et mon châtiment.

soir revient :
l que les soirs anciens,

Avec de tièdes douceurs et de douces flammes,
Le soir revient sur les choses et sur les âmes.
Le soir revient comme jadis,
Aux temps prescrits,
Aux temps bénis,
Aux temps de paradis,
Tel que ce jeune soir
Où l'avenir se leva rayonnant d'espoirs.
Je le revois,
Ce soir des juvéniles joies
Il montait sereinement sur la grève,
Tel qu'un rêve
Il flamboyait à l'occident,
Et ma pensée s'envolait avec lui par le firmament.
Alors parut
L'étranger que mon cœur reconnut ;
Et sous les cieux
Nous allions, nous allions, tous les deux.
Nous cueillions des roses,
Nous suivions le cours des métempsycoses,
Nous cherchions les chansons
Qui flottaient dans les vallons,
Nous écoutions des fanfares,
Des guitares
Harmonieuses
A nos pensées heureuses,
A nos cœurs amis,
A nos bras unis,

Et au long des virginales berges
De même qu'en ce soir, astre nocturne, longuement, astre amoureux,
[tu t'immerges.
Et telle vint la nuit...
La nuit,
Qui bruit,
Qui luit,
La nuit aux mystérieux circuits...
Ce fut notre extase encore,
L'amour qui nous lia jusqu'à la mort;
Encore ce fut la gloire de notre hymen,
D'avoir un instant, avant la fin,
Mêlé nos lèvres
Et nos fièvres
Et nos désespérances
Et nos errances
Et cette humanité
De douleur et de joie inextinguiblement mêlées...
Hélas! hélas! ô délices des choses passées!

Puis sur ces jours
Un sommeil indéfini descendit et prit son cours.
Comme dans le trépas l'on s'endort,
Dans l'indéfini de l'inconscience on s'endort.
Mais en ce sommeil il est passé un rêve...
Dans le sommeil il est des rêves...
Mourir...
Non, dormir...

Mais dormir un sommeil de rêve...
J'ai dormi le sommeil du rêve...
J'ai dormi un étrange, un horrible rêve...
Il m'est venu un cauchemar parmi ce rêve...
Oh! pendant que l'époux dort
Le sommeil de la mort,
Moi, l'épouse, j'ai vécu un effroyable rêve;
Sans repos, sans fin, sans pitié, sans trêve,
J'ai vécu ce sommeil hagard,
Ce songe blafard,
Ce cauchemar,
Cette dispersion de l'âme dans le cauchemar...

Ah! les baisers infâmes! les baisers terribles!
Les monstrueux baisers! les baisers horribles!
L'opprobre des plus saintes élections!
L'affreuse, l'affreuse, l'affreuse prostitution!...

Arrière de moi, passants à qui je me donne!
Vous voyez bien que ce n'est pas moi, celle qui s'abandonne!
Arrière, spectres de souillure!
Savez-vous pas que je suis l'épouse toute pure?
Baisers d'imposture,
Mensonges, décevances, blasphèmes, parjures,
Front fardé, yeux trompeurs, lèvres impures,
Arrière, arrière,
Cauchemars délétères,
Trahison des baisers qui m'enserrent!

Moi, je suis l'épouse imparjurée,
Moi, mon âme est inviolée,
Moi, mon corps et mon cœur sont à l'époux,
Je ne suis pas, je ne suis pas à vous,
Moi, je suis à l'époux...

Maître !
Garde, reprends, sauve mon être !
Ah ! que tu tardes à paraître !
Ne vois-tu pas que je suis seule,
Que le délaissement pis que la mort me tient en un linceul,
Que toute chose m'est comme si elle n'était point,
Que de toi j'ai besoin ?
Vois ! l'isolement m'oppresse ;
Je suis femme et je meurs de détresse ;
Si j'ai péché, tu sais,
C'est que j'étais seule à jamais ;
Autant que mon âme,
Ma chair te réclame,
Tout ce que je suis après toi clame.
Accours !
O mon époux, mon seul asile, mon seul recours,
Toi celui à qui j'appartiens !
Toi, toi celui qui m'appartient !
Viens !

..... Ah ! il revient !...

« Tu n'es plus celle que l'amour glorifia,
« Tu n'es plus celle que le destin sanctifia,
« Tu n'es plus..... — celle-là...

Elle ne peut prononcer le nom qui est le sien et qui lui a été redit tout à l'heure...

Ainsi parle la voix de la conscience;
Ainsi s'en va le passé de l'existence.
L'amant n'est revenu
Que pour repartir dans l'inconnu;
Des lointains de l'au-delà muet
C'est en vain qu'il a remonté vers la femme qui l'invoquait;
Il passe,
Le chevalier d'amour, et dans le vide de l'espace
Il s'enfonce, il s'abîme, il s'efface.
Je suis la misérable femme;
Dans ma pauvre âme
Rien ne peut-il plus refleurir?
Le vent de perdition a-t-il tari la source du désir?
O mon âme, ta vie vient-elle de finir?

Voyez! la nuit est maintenant en sa splendeur;
C'est l'heure,
L'heure solennelle
Où la vision s'approcherait, si j'étais digne d'elle.
Voyez! la nuit
Apaise tous les frivoles bruits,
Elle inaugure
Le règne de la conscience au fond des esprits de la nature;
Mais lui
Qui sait celle que je suis,

Il s'en est allé tout au là-bas,
Et voyez! voyez! il ne revient pas.

Ô trésors
Par qui l'on me disait plus forte que les plus forts,
Richesses
Qui me faisaient toute semblable aux déesses,
Parures funestes, merveilles dont s'enivra ma tête,
Misérables splendeurs, je vous rejette;
Que votre flot s'écoule!
Vers le néant qu'il roule!
Que votre magnificence à jamais s'écroule!
.... Et toi, ô chevalier du rêve,
Tu vois que cette vie de mensonge s'achève,
Et que le jour peut venir du mystère
Qui finira la course que je vais sur la terre.

La nuit belle, la nuit pure, la nuit bienfaitrice,
La nuit que voici m'est propice.
La femme qui régnait hier n'existe plus;
Celle qui pour quitter ces lieux de splendeurs révolues
Va s'abriter, ô nuit sombre,
Sous le voile de tes plus enveloppantes ombres,
Celle qui fut la courtisane triomphante,
Celle qui fut l'amante,
Celle-là n'est plus rien qu'une pénitente.
Et sous les ténèbres où les chemins s'égarent
Je pars,
Par où les fatalités me mènent,

Par où l'originelle erreur m'entraîne,
Vers l'inconnu,
Vers l'absolu,
Plus loin, toujours plus loin
Dans le destin.

Le Chevalier du passé *a été composé pendant la seconde moitié de l'année 1891 et le commencement de 1892, et publié en 1892.*

Il a été représenté pour la première fois à Paris sur la scène du Théâtre-Moderne, le 17 juin 1892. La distribution était :

Mlle Mellot (la Courtisane), Mlles Lorane, Dalbieu, Roy et Nangis (les Floramyes), M. Lugné-Poe (le Chevalier), MM. Esquier, Valmont et Raymond (les Voyageurs) et M. Ravet (le Veilleur).

Le décor était de M. Maurice Denis.

Les costumes de femmes de la maison Liberty & Co.

en hommage au maître du drame moderne,
à Richard Wagner.

3e PARTIE

LA FIN D'ANTONIA

Tragédie en trois actes

Théâtre du Vaudeville,
14 Juin 1893.

PERSONNAGES

La Mendiante,
Des Paysans : deux Vieux Bucherons,
Melchior, Gaspar et Balthazar,
Un Jeune Berger.

Dans la montagne.
L'époque contemporaine.

La Fin d'Antonia

PROLOGUE

Le Poète

Celui qui vient et vous demande,
O foule, de qui toutes pensées descendent,
Une heure d'oubli
Des quotidiens soucis,
Une heure
A vous livrer au songe intérieur,
Celui-là n'est plus le passant
Qu'au hasard de la vie vos pas vont côtoyant.
Nul nom n'existe ici ;
Je suis celui
Qui n'est qu'un peu de votre esprit.
Sur tous pèse le poids mortel
Du contingent et de l'irréel ;
Mais au fond de l'être

Siège le pur amour d'exister et de se reconnaître ;
Parmi l'âge qui vainement s'effeuille,
N'est-ce pas que l'âme parfois se recueille?
O foule, le poème
C'est votre idée qui surgit de vous-même;
C'est votre conscience
Qui désespérément aspire à l'existence;
C'est l'envol
De l'âme au delà de l'apparence par le symbole ;
C'est l'âme
Qui vers soi-même clame...
Et ce n'est rien, sinon,
Quand le cœur interroge, une parole qui répond.
..... Oh! si la voix est faible, ayez,
Ayez cette sainte pitié
Qu'on a pour les prières non exaucées.

La gloire
N'est pas la stérile victoire
De marquer son nom sur les pages de quelque histoire.
Mais sentir ce frémissement
Que pendant un instant
L'humanité
Au fond des cœurs a remué ;
Éveiller un écho
Des désirs, des joies, des renouveaux,
Des souffrances,
Des pâles espérances

Qui roulent
En incessante houle
Au fond obscur de la foule;
Face à face parler à l'être;
Évoquer l'âme et la faire apparaître;
Que dans le drame
Les hommes et les femmes
Frissonnent et qu'ils aient compris
Que ces cris
C'est leurs cris,
Que c'est leur destin même
Le destin que déroule le poème,
Et que c'est eux
Qui se révèlent sous leurs propres yeux...
Oh! voilà le triomphe prophétique,
La seule splendeur immortellement magnifique.

Ainsi, toi que mon rêve glorifia,
Antonia,
Toi entrevue, toi non rencontrée,
Toi à jamais l'unique aimée,
Va devant la foule infinie
Le cours lyrique de ta vie!
Sois l'amante,
Et que le chant de l'amante
Qui dans ton cœur chante
Ainsi chante
Dans tous les cœurs des amants et des amantes!

Et puis, sois l'errante,
Et puis, sois la reine triomphante,
Et puis, sois la pénitente!
Ainsi va, ainsi demeure,
Ainsi pleure
En chacune de toutes les âmes,
Toi l'idéale et la réelle, toi la femme,
Afin que chaque destinée
Se reflète en ta destinée!
Et vous, que vos pas suivent,
Que vos songeries vivent
En familières sœurs, en sœurs naïves,
Ces chemins qu'elle a passés,
Ces cœurs qu'elle a traversés,
Ce rêve où sa floraison spirituelle s'est posée.

ACTE PREMIER

Fin d'après-midi d'été.

SCÈNE I

Les deux Vieux Bûcherons sont là. Au fond, par le sentier qui descend des hauts plateaux, arrive le Jeune Berger.

1er BUCHERON

Voici que les bergers
Redescendent vers la vallée;
Le soleil va bientôt toucher l'horizon ;
C'est l'heure, frère, de s'en retourner à la maison.

La journée est finie;
Le temps du travail encore une fois est fini ;
Lentement
Et doucement
Et à pas rêvants,
Vers le repos,

Vers le hameau
Ensemble nous irons...
Qu'il sera doux, qu'il sera bon
D'ouvrir ses bras au soir profond!

2e Bucheron

Le cœur des hêtres est dur sous la cognée,
Et nos mains sont vieilles et fatiguées;
La forêt est presque sans limites,
Et la clairière que nous avons défrichée est petite.

1er Bucheron

Nous serons là demain à l'aurore;
Mais voici qu'une fois encore
Le soir va descendre
Et nous pouvons demeurer et attendre.

Strophe :

Nous sommes les vieux paysans;
Nous eûmes de pauvres parents,
C'étaient aussi des paysans.
Pendant que le jour nous éclaire,
Nous travaillons sur la terre,
Et la nuit
Nous nous en allons dans l'oubli.
Ah! oh!
Ah! oh!

Pourquoi existons-nous, ô paysans?
Pourquoi sommes-nous sur la terre, ô paysans?

2e Bucheron

Les chênes engendrent les chênes,
Les fontaines font les fontaines,
Les chemins mènent aux chemins,
Des humains naissent les humains.

1er Bucheron

Strophe :

Nous n'avons guère de moments
D'allégresses ni d'agréments ;
Nous n'avons rien que des tourments.
Comme aucun de nous ne se leurre,
Nous n'attendons rien d'aucune heure
Ni de jamais,
Sauf, un beau soir, la grande paix.
Ah! oh !
Ah! oh!
Pourquoi existons-nous, ô paysans?
Pourquoi sommes-nous sur la terre, ô paysans?

2e Bucheron

Les hêtres engendrent les hêtres,
Les ans suivent les ans, les êtres créent les êtres,
Les aujourd'huis font les demains,
Les humains naissent des humains.

Lentement, ils assemblent tous deux leurs outils, la cognée, l serpe, les liens, la besace; en silence, ils se disposent à partir. L berger est resté en arrière.

Au loin on entend des pas; les deux Bûcherons s'arrêtent écoutent; les pas se rapprochent.

1er BUCHERON

Qui est-ce qui vient?
Regarde, enfant... tes yeux sont meilleurs que les miens...

LE JEUNE BERGER

C'est une femme... une mendiante...
Ah! qu'elle semble lasse et pâle et languissante!...
Ah! qu'elle est triste et frêle...
Voyez... que cherche-t-elle?

Entre la Mendiante.

Les deux vieux paysans s'approchent d'elle; elle chancelle pr que; ils la soutiennent et doucement la conduisent vers un bloc pierre où elle s'asseoit.

Les deux vieillards la considèrent tout apitoyés; le Jeune B ger se tient plus loin, étonné et attentif.

Enfin les Bûcherons se penchent vers elle.

1er BUCHERON

Pauvre femme, sans doute tu t'es égarée?

Elle fait un vague signe de tête...

2e Bucheron

Où voulais-tu aller?

Elle hoche la tête...

1er Bucheron

Mais d'où viens-tu ?

De là-bas, de quelque part d'inconnu, semble-t-elle dire...

2e Bucheron

Qui donc es-tu?

Une, quelconque...

1er Bucheron

Femme, tu restes muette;
La fatigue courbe ta pauvre tête;
Mais dis pourtant, ne crains pas de le dire,
O malheureuse, ne pouvons-nous pas te servir?

La Mendiante

J'ai soif;
Donnez-moi de l'eau.
J'ai faim;
Avez-vous du pain?
Je suis lasse;
Connaissez-vous un refuge dans la montagne?

1er BUCHERON

Oh ! la fontaine est proche ;
Va, enfant, par là, en bas des roches.
Nous allons chercher dans notre besace
Quelque gâteau de seigle par qui la faim se passe ;
Et si dans la montagne tu dois
Rester, ici est une grotte, avec un banc de bois ;
L'asile à l'est est ouvert,
Mais la forêt préserve des vents amers,
Et tu trouveras un abri
Contre la rosée matinale et la pluie.

Et puis, ô femme, c'est l'été maintenant,
C'est la saison douce du ciel clément,
C'est l'été, la saison bénie des misérables,
Le bon été aux pauvres secourable ;
Et quand ta soif sera passée
Et tes membres reposés
Et apaisée ta faim,
Jusqu'à demain
Sous l'air du ciel, près de la forêt,
Tu pourras t'endormir, ô femme, dans la paix.

Le Jeune Berger revient avec une jatte d'eau pure ; le 2e Bûch-ron tire de la besace un gâteau.

1er BUCHERON

Bois cette eau,

ange, ô femme, de notre simple gâteau ;
t puisse
ue tes souffrances en même temps que la soif et la faim s'abolissent

La Mendiante s'est levée.
Le jeune homme lui tend la jatte; elle boit.
Elle prend le pain et le rompt.
Et, lentement, elle se retourne et demeure immobile.
Silence.
Le 2e Bûcheron a reporté dans la besace la jatte et le reste du ıin; à présent, il examine la Mendiante.

2e BUCHERON

me semble que je la connais...
ère, n'avons-nous pas vu cette démarche, ces yeux, ces traits ?...
est elle
ui passa l'autre mois dans la vallée; c'est elle
ui marchait muette ainsi, mendiant son pain et solitaire ;
s enfants disaient qu'elle était une sorcière.

1er BUCHERON

ıi, c'est bien celle-là... on l'a chassée...
insi elle s'en est allée...
h! malheureuse, par la misère et la méfiance accompagnée...

2e BUCHERON

s enfants disaient en se la montrant de loin
u'elle venait des pays les plus lointains

Et que la nuit on l'avait vue errer
Par des lieux désolés...
Oh ! si c'était vrai !... prenons garde !...
Les femmes du sabbat ont ces mines hagardes.

1er Bucheron

Oui... peut-être...
Qui sait quelle réalité cache l'apparence de l'être ?...
Mais vois ! c'est une pauvresse
Que la faim et la soif et la lassitude oppressent.
Ne cherchons pas à savoir plus ;
Soulageons-la, si nous pouvons ; que devons-nous de plus ?

O mendiante, le soir approche ;
Nous allons reprendre la sacoche
Et la serpe et les liens et la cognée,
Et nous allons tous trois repartir vers la vallée.
Tu ne veux pas nous suivre?... demeure alors !
A l'aurore
Demain, lorsque nous reviendrons,
Nos cœurs te salueront
Et nos mains
T'offriront le goûter du matin.

2e Bucheron

Tu vois, pas un mot de remerciement, rien,
Pas un signe qui nous paie de nos soins.

1er BUCHERON

Eh bien, mendiante, garde ta récompense,
Et reste ici dans ta solitude et ton silence.
Allons, jeune homme! allons, frère! allons, tous trois!
Et toi,
Entends notre souhait : que la paix soit avec toi!

Ils s'éloignent.

SCÈNE II

La Mendiante

S'il n'était un inutile mot, c'est de votre souhait,
O paysans, que ma voix vous remercierait ;
Car mon âme est inhabile à se souvenir
De la soif et de la faim que mon corps eut à souffrir.
Soifs de ma gorge desséchée,
Faims dont mes membres sont torturés,
Lassitudes des marches incessées,
Qu'êtes-vous
Près du sublime terme où mon être se voue ?
Je tends la main
Afin qu'au hasard du chemin
Se rencontrent l'eau et le pain ;
Les aumônes
Que les vagues multitudes à mes souffrances donnent,
C'est assez
Pour l'enveloppe corporelle à qui mon âme est attachée.
Et moi qui connus la splendeur sereine
D'être, dans l'idéal et la luxure, reine,
Moi qui fus

Celle des amours absolues,
Je te salue,
O pain de la mendicité
Par qui ma vie se retire aux bornes de l'humanité.

Et maintenant voici que la nuit va descendre
Et que toutes les choses au néant vont se rendre;
Et me voici dans la montagne,
Et les humains sont loin, dans les campagnes,
Et c'est fini,
Ces vains, ces odieux, ces fous soucis,
Et des dernières humanités le dernier reste semble aboli.
Maintenant
Je suis seule et sous l'infini qui s'étend
Je regarde, je vois
La montagne sainte où rien ne vit hors moi,
Et ce soir de flamme
Précurseur de la nuit de l'âme,
Et ces nuées où siègent
Les cimes des éternelles neiges.

Pour moi rien de vivant n'existe plus;
Mon âme a dépouillé le vêtement des apparences superflues;
Par les altitudes
Loin au-dessus des étendues où sont les multitudes,
Je vais ma route,
Et mon esprit ne connaît point le doute.
Ici,
C'est la montagne et c'est la nuit,

Et c'est l'asile
Du cœur qui de l'humanité s'exile,
C'est le refuge
Pour le cœur de la vie transfuge,
C'est la retraite
De l'ascète,
La Thébaïde nouvelle
Si propice au cours de la vie spirituelle.
..... Voici la grotte où s'abriteront
Mes membres et mon front;
Et cela me suffit,
Et mon corps n'a pas besoin d'un autre abri.

SCÈNE III

Coucher du soleil.

Par le sentier apparaît le Jeune Berger; il s'arrête, d'abord hésitant et troublé.

LUI

Femme... j'ai voulu te revoir...
J'ai voulu savoir...
Que fais-tu ?...
Où allais-tu ?...
En cet isolement...
A l'heure où le soleil descend...
Où la ténèbre va monter de l'orient...

ELLE

Dans la montagne ne puis-je pas
Arrêter mes pas ?
Ce désert appartient-il à quelqu'un ?
Il m'a plu de séjourner ici ; continue ton chemin.

LUI

Certes... la montagne n'appartient à personne...
Le désert est à tous... nul n'a de droit sur personne...
Mais enfin je croyais
Que peut-être je pourrais
Vers des sites moins arides
Être, ô femme, ton guide...

ELLE

Tu sais bien
Que de rien
Je n'ai besoin.

LUI

Femme, de ta volonté sois la maîtresse...
N'aie crainte... je repars... je te laisse...
Mais
J'avais espéré... je voulais...
..... Ah! tes regards ont d'amers reflets,
Ton front est chargé d'ombre,
Ta bouche a des mépris sombres,
Ta voix est dure...
Et cependant un charme étrange, un charme hors nature
S'exalte tout de toi...
O femme, permets-moi,
Permets que je reste et te parle et te voie.

Elle

Pourquoi troubles-tu mon repos? qui t'a permis
De lever vers ma solitude tes yeux hardis?
Qui t'a donné cette assurance
D'interrompre de tes paroles mon silence,
De mêler tes pitiés
Au cours de mes pensées?
Va ta vie,
Et laisse que j'aille ma vie;
Nous n'avons rien ici de commun;
Suis ton chemin.

Lui

Oh! qu'elle est belle, cette colère,
Cette fierté qui dans tes yeux s'exaspère,
Et ce dédain,
Et ton geste qui me chasse, et ce regard hautain!
Je me complais à cette voix irritée,
Et je m'attarde à contempler
Celle qui me repousse de sa vue et de sa pensée.
Ah! que cette voix semble divine!
Et que ces yeux sont pleins d'émoi! et que cet esprit que je devine
Éveille en moi d'échos
Nouveaux!
Et malgré moi,
Et malgré toi,
O femme, je veux rester

A t'admirer, te désobéir et t'écouter.

Oui, tu me vois plein d'étonnement
Et de ravissement;
Femme mortellement pâle,
Ta face pâle
M'apparaît blanche
De la même blancheur que les madones devant qui je me penche
Tes yeux las et cernés de noir,
Ils me semblent profonds comme les ombres du soir;
Tes regards de colère
Et de misère
Sont sublimes... O solitaire,
O délaissée, ô pauvre errante,
O mendiante,
Tu es souveraine,
Et ta pensée lointaine
Et ta beauté hautaine
Et ta noblesse surhumaine
Te font, au fond de mon cœur, reine.

Et puis, à l'horizon des choses, vois!
Le couchant du soleil flamboie,
Les cieux rougeoient;
L'été,
Le chaud et doux et cher été
Dans le soleil couchant, tout entier, s'est réveillé;
Que l'air est pur! que l'air est chaud! que l'air est bon!

Comme l'âme est heureuse à travers l'horizon !
Partir?... ah! qui pourrait partir
Quand un tel soir monte sur l'éclosion du désir ?

Elle

O misère! ô dérision! ô vanité!
O poids inéluctable des plus sombres fatalités!
Ainsi toujours, toujours, toujours
La même humanité ira son cours;
Toujours
Les mêmes sentiers
Se retrouveront sous les pieds;
Toujours de semblables chemins,
Toujours de pareils destins,
Tels que les hiers, d'éternels lendemains;
Et voici que devant mon âme saturée de souffrir
Une fois de plus se dresse la rencontre du désir.
Moi qui répudiai toute chose humaine,
Moi qui me suis enfuie dans la solitude la plus hautaine,
Qui délivrai mon cœur des liens de la nature,
Sur ma route que la pénitence fait toute pure
Voici qu'un enfant a passé,
Et rien n'est terminé,
Et l'humanité
Renaît, et dans mon sein
Toute l'horreur se réveille des temps anciens.

Lui

Écoute, je suis un fils de paysans,
Et mon père et ma mère étaient enfants de paysans,
Et nous avons grandi parmi les étendues des champs.
Je suis né dans le vallon
Là-bas au pied des monts.
Quand j'étais jouvenceau, je conduisais les brebis
Brouter dans les prairies;
Ensuite on m'envoya sur les versants
Où sont les troupeaux des bœufs errants,
Très haut et loin au-dessus de la campagne;
Depuis lors je suis berger dans la montagne.

Parmi les pentes profondes
Où paissent les bêtes vagabondes,
Du matin jusqu'au soir
J'erre, seul, ou, seul, je m'assieds sur les promontoires,
Et je demeure,
Tandis que va le cours des heures.
Quelquefois au hameau
Je descends, où sont des réjouissances et le repos;
Je me rencontre avec mes frères, avec mes sœurs,
Et puis, chacun, nous repartons vers les hauteurs.
On dit que loin des solitudes où nous sommes
Il est de grandes foules d'hommes,
Des amas de pierres et de marbres,
Des floraisons merveilleuses d'arbres,
Des femmes blanches comme l'aurore

Et toutes parées d'or
Et mises
Tout de même que les saintes des églises...
Je suis le berger
Qui n'ai jamais quitté
Les lieux où je suis né.

Écoute. La dernière fois
Que je suis descendu dans le hameau, au bas du bois,
La vieille mère
(Elle est très vieille et son front penche vers la terre
Et ses yeux voient à peine le soleil de l'été,
Et puis elle est si bonne et si aimée!)
La vieille mère me dit en me faisant asseoir près d'elle
(Oh! tout cela, je me le rappelle...)
Que je lui devais donner sa dernière joie
Et lui amener la fiancée de mon choix,
Afin qu'elle nous bénisse
Et qu'avant l'heure de sa mort dans sa postérité elle se réjouisse.

Femme, nous sommes, nous les paysans,
Les fils des monts, les fils des forêts, les fils des champs,
Et nos familles
Sont nombreuses comme les lianes des charmilles
Et vigoureuses
Comme les cœurs des hêtres et des yeuses.
Nous ignorons tout
Ce qui est hors de nous;

Mais quand l'âge a fleuri dans nos âmes d'être homme et d'être époux,
Oh! nous savons aimer
Avec un amour que rien ne peut briser.
Je suis le pur berger, le berger pur
Qui a grandi dans le sein de la nature.
Parmi les filles qui vont le dimanche à l'église,
Sache, je n'ai pas désiré de promise;
Triste, seul toujours, et gardant mes troupeaux,
Je suis resté dans le désert des hauts plateaux,
Et jamais je n'avais connu d'émoi pareil
A celui qui maintenant en mon cœur s'éveille.

Femme! c'est toi qui dans mon âme
Viens d'allumer l'ardence de cette flamme.
Femme! je suis le berger juvénile
Qui descends des sommets d'éternel avril.
Femme! entends ce que tout bas
Je te dis, je ne partirai pas.

Elle

Enfant, enfant, enfant, tu ne sais point
Combien je viens de loin,
Et que des choses mon âme est rassasiée,
Et combien lasse est mon errance au travers de l'humanité.

Temps
Du printemps,
Je vous connus!

Je vous ai vues,
Éclosions des ailes éperdues !
Oui, sache, je fus celle
Des espérances les plus saintement belles ;
J'aimai, je fus aimée,
Je fus la fiancée
Et puis la femme,
Avec l'attente de l'accomplissement proche dans l'âme.
Et j'appris
Que mon esprit
Avait rêvé plus haut que ne pouvait monter ma vie,
Et que cela ne se pouvait pas,
Aimer et être aimée, et que mes pas
Étaient maudits ;
J'appris
Que le destin interdisait le paradis.

Plus tard,
J'ai vécu dans le triomphe et dans le fard,
Et ma toute-puissance
M'emportait au-dessus de l'existence ;
Oui, je fus reine ;
Devant ma force sereine,
Enfant, s'est courbée l'âme humaine,
Et les troupeaux des hommes à mon seuil
Sont venus prosterner leur orgueil.
Chimère !
La gloire la plus haute est mensongère,
Et j'ai connu la vanité

Des triomphes où je m'étais exaltée.
Voudrais-tu
Que je retourne aux chemins que j'ai parcourus?
Non, non, j'ai renoncé;
Rien de l'humanité
Ne vaut que l'âme y demeure arrêtée.
Je sais et je renonce et je refuse;
Je sais, mon cœur a tout éprouvé, je refuse,
Je renonce, tout est fini,
Tout est aboli,
Tout est anéanti,
Tout a péri,
Tout est détruit.

Enfant, je ne suis point
Celle qu'on aime encore, je ne suis point
Celle qui peut aimer... oh ! je viens de trop loin.

Tombée du soir.

LUI

Tes paroles, ô femme,
Ont un sens profond où ne va pas mon âme;
Dans la mystérieuse errance
Qu'ont évoquée pour moi tes souvenances
L'esprit du berger
Conçoit mal les fatalités
Par où tes pas ont pu passer.
Mais que m'importe

De quels lointains tu sortes
Et qui tu sois,
Puisque, qui que tu sois,
C'est toi
Celle pour qui vient de tressaillir
Mon premier désir.

ELLE

Eh bien, fuis-moi,
Va-t-en et oublie-moi!
Parmi les filles de tes campagnes
Tu trouveras celle qui doit être ta compagne.

LUI

Celles de là-bas
Mon désir ne les connaît pas.

ELLE

Je suis l'étrangère, la mendiante, la proscrite,
La maudite.

LUI

Tes yeux pâles, tes frêles mains, tes noirs cheveux,
C'est tout le bonheur que je veux.

ELLE

Je ne suis point ton esclave,
Ni de quiconque esclave.

Lui

Nous sommes dans le pays
Où tout à des lois divines obéit.

Elle

Mes lois m'ordonnent
De passer ma route sans entendre personne.

Lui

Nos lois à nous commandent,
Quand nous aimons, que tout se rende.

Elle

Et si je refuse, si je fuis, tu me suivras peut-être?

Lui

Je te suivrai; je suis le maître.

Elle

Oh! pitié! pitié!
J'implore ta pitié;
Oh! je suis à tes pieds.
J'ai tant souffert,
J'ai tant vécu de jours amers,
J'ai tant connu de désespérances,
Mon cœur et mon corps sont meurtris de tant de navrances!

Comprends!
J'ai payé de larmes de sang
Ce tribut
Que tu veux que je rende au désir éperdu.
Comprends! si j'ai cherché la solitude,
C'est qu'au milieu des folles multitudes
J'ai suivi la route la plus rude;
Et maintenant je n'en puis plus, je suis brisée,
Et je n'ai plus que le refuge d'être seule et délaissée,
Et je vais à travers le désert où se repose la pensée...
Mon destin, laisse qu'il s'achève,
C'est de finir dans le silence et le rêve.

Lui

Arrête! et ne prononce pas
Cette parole! ne dis pas
Cette parole, que ta fin,
O femme, c'est la solitude sans lendemain...
Sais-tu, sais-tu, sais-tu certainement
Que la loi dernière soit l'isolement?
Femme, ta fin est proche;
Mais ce n'est pas ce rêve où tu t'accroches;
Ta fin, c'est quelque chose
Que tu ne conçois pas et que je n'ose
Et que je ne puis pas
Dire, et ce n'est pas
De mourir sans avoir laissé
Rien de son âme dans la vie où l'on a passé.

Après les violences croissantes du dialogue et les supplications de la femme, le jeune homme subitement a prononcé ces dernières paroles comme dans une compréhension prophétique.

Maintenant qu'il s'est tu, elle, tout à l'heure un instant troublée, se ressaisissant, elle s'approche de lui, et, doucement, essaie de le persuader.

Elle

Eh bien, enfant, si ton âme
Est avide de cette flamme,
Si ton cœur brûle après ce dictame,
Si ta jeunesse vers l'amour ainsi clame,
Regarde, enfant! qu'avec mes yeux
Tes yeux
Regardent au profond des cieux,
Qu'avec mon cœur ton cœur
S'incline à respirer les pâles fleurs,
Que ta pensée
Avec la mienne soit bercée
Aux effeuillés parfums d'anciennes roses
Et dans une vision, tout alentour de nous, des choses !

Nous connaissons tous deux le doux matin charmant ;
J'ai connu, tu connais ce ravissement ;
C'est le lever de la vie,
Enfant, c'est l'aube de la vie.
Oh ! les belles éclosions
D'exaltations !
Dans le ciel

Naît le soleil
Tendre encore et déjà vermeil.
C'est le matin de l'existence;
C'est le joyeux commencement embaumé d'espérance...
Ah! qu'il est beau, ah! qu'il est loin,
Notre matin !

Lui

Tes paroles
Délicieusement s'envolent
Et mon être avec elles vole
En d'ondoyantes barcarolles.

Elle

Et puis
Vient le midi,
Le midi de la vie,
La vie toute fleurie.
Et le soleil rayonne au ciel,
Dans les fleurs pousse le miel,
Les oiseaux chantent,
Le flot des êtres flue dans les sentes,
Et les pensées propices
Sereinement s'épanouissent.
Alors sourdent les nobles gloires,
L'âme respire aux encensoirs,
Le cœur règne,
Et de l'illusion l'esprit s'imprègne.

LUI

J'entends
Et comme toi je sens
De ces enivrements.

ELLE

Mais le soir vient...
Viens !
Considère comme il descend, le soir aérien,
Sur les choses et dans les esprits,
Le soir aux longues accalmies.
En l'horizon plus et plus sombre
Le soleil sombre,
D'une marche égale il s'en va vers l'ombre.
Tout s'apaise, tout s'adoucit, tout s'éteint;
C'est la fin, c'est la fin;
Tout est meilleur;
Lentes, qu'elles se ferment, les fleurs !
Tout est plus doux;
Adieu, les grands soleils jaloux !
Tout s'est dissous
Dans le sublime repos
De la nuit qui gagne les hauts plateaux.

LUI

Oui, le soir est bon,
Le soir est suave, le soir est profond,

Et tes paroles font
Que j'entends en mon cœur qu'il est profond
Et qu'il est suave et qu'il est bon.

Elle

Tu vois, enfant !
Le soleil se penche et vers la mer descend,
La vie s'incline et vers la fin s'épand,
Et partout c'est le renoncement.
Il renonce le ciel,
Ce beau soleil
Qui part dans la nuit sans éveil ;
Ils renoncent le jour,
Ces êtres et ces fleurs qui se sont clos en leur amour ;
Tout renonce ;
Et les pieds qui dans les routes s'usèrent aux ronces
Ainsi que ceux qu'ont caressés
Les douceurs des mousses entrelacées,
Tous s'arrêtent,
Et les âmes pour le néant sont prêtes.

Viens ! renonçons, ô mon ami,
Le cours fugitif de la vie !
Le matin et le midi sont choses brèves ;
Soyons heureux, n'est-ce pas, par le rêve ;
Tout est frivole, tout est trompeur de ce que nous sommes,
Mais renoncer est divin, ô jeune homme.

J'ai vu les beaux matins dorés,
J'ai vu les merveilleux midis extasiés ;
Crois-moi, l'unique réalisation
C'est que par le rêve nous renoncions.
..... Oh ! laisser là le monde et dans l'esprit
Vivre le rêve omnipotent, le rêve où tout finit.

LUI

Quoi, renoncer ? goûter à ce breuvage
Des visions délicieuses et volages ?...

ELLE

Oui, connaître
Que de toutes réalités impossibles on est le maître.

LUI

Quoi, renoncer ? répudier le cours
Que font dans nos êtres les suites des jours ?...

ELLE

Avoir au fond de soi
L'essence des plus véridiques joies.
.....
Vois le soir qui descend.

LUI

La lumière décroît longuement.

ELLE

Vois l'ombre et le néant qui gagnent.

LUI

Tout s'efface dans la montagne.

.....

Oh ! ton esprit
M'enthousiasme et me persuade et me ravit.

ELLE

Je suis celle
En qui s'est tue la vie mortelle.

LUI

Je sens un charme bizarre
A suivre ta songerie en tes regards.

ELLE

Mes yeux se sont ouverts
A la clarté d'un plus réel univers.

.....

Renonçons le monde vain.

LUI

La lumière du jour partout s'éteint.

ELLE

Oublions les vains désirs.

LUI

Le jour semble à jamais finir.

ELLE

Et dans le commun renoncement, tous deux,
Avec le jour qui meurt, à jamais disons-nous adieu.

Peu à peu subjugué, il s'est comme incliné à sa pensée et ensemble ils contemplent la nuit qui grandit. Mais, tout à coup voici qu'il se reprend...

LUI

Adieu...
Se dire adieu...
A jamais se dire adieu...
Dire à la vie vivante adieu...
Dire à l'être, dire au jour, dire adieu...
Femme, le jour ne meurt pas!
Le soleil du jour disparaît, mais il ne meurt pas !
Femme, le jour reviendra,
Le soleil renaîtra,
L'être ressuscitera,
Tout recommencera.
Sortilège!

Chimère! folie! sacrilège!
Femme, c'est démence, le rêve où tu te plais;
La vie ne meurt jamais;
Rien, rien, rien, rien
Ne périt dans la nuit éphémère qui un instant nous tient,
Et la vie immortelle sans finir revient.
Femme,
Je suis l'homme qui te veut pour femme,
Et mon âme
N'entend rien de plus
Si ce n'est que tu m'es échue.
Loin, les songes!
Loin, ces mensonges!
Je suis le fils des hommes, le héros, le roi.
N'essaie plus de me fuir, femme, tu vas être à moi.

Elle pousse un cri.

Il l'a saisie par les poignets; vaincue et prise, elle tombe sur les genoux; et, triomphalement,

LUI

Je t'ai vue
Et je t'ai voulue...
Je suis celui
Qui traversa les sommets de la montagne et de la nuit.
Je suis
Celui que la nature
A fait pour qu'en ce soir tu sois sa créature.

Oh ! que ses lois profondes
Soient bénies à travers le monde !
O victime, ô élue du destin,
Tu m'appartiens.

ACTE DEUXIÈME

La nuit.

Pleine clarté lunaire; tout au fond, on aperçoit les cimes des glaciers.

SCÈNE I

La Mendiante est assise, immobile, sur un bloc de pierre.

Des voix se répondent au dehors, à longs intervalles.

DES VOIX DANS LA MONTAGNE

1er GROUPE

Venez à nous!

Prosternez-vous!

Exaltez-vous!

Agenouillez-vous!

2e GROUPE

C'est ici l'asile
Des âmes en exil.

Ici c'est le refuge
Des âmes du monde transfuges.

C'est la retraite
Des âmes inquiètes.

C'est le mystère
Hors la vie et hors la terre.

1er GROUPE

Vous,
Cœurs lassés des désirs fous,
Cœurs lassés, venez à nous !

Épouses veuves des époux,
Époux
Veufs des épouses, prosternez-vous !

O vous
Dont les sens se sont dissous,
O vous, exaltez-vous !

Princes abolis, rois abdiqués, héros absous,
A genoux, ô vous, à genoux !

2e Groupe

Passants qui de l'humanité s'exilent,
C'est ici la montagne d'asile.

Pâles yeux du soleil transfuges,
Ici c'est la nuit du refuge.

Pensées à jamais inquiètes,
Voici les purs sommets de la retraite.

Voyageurs de la vie et de la terre,
Ici s'ouvre le ciel et la magie du mystère.

1er Groupe

C'est à nous
Que les ermites se vouent.

C'est parmi nous
Que toutes croyances échouent.

C'est en nous
Que les sortilèges se dénouent.

C'est nous
Que les ascètes adorent à genoux.

2e Groupe

Ils entrent en l'asile,
Ceux qui de l'humanité s'exilent.

Ils sont reçus dans le refuge,
Ceux qui de l'univers sont les transfuges.

Elles pénètrent dans la retraite,
Les âmes de l'idéal inquiètes.

Ceux-là franchissent les marches du mystère,
En qui rien ne subsiste plus de la terre.

1er Groupe

A nous!

Cœurs dissous!

Cœurs de l'absolu jaloux!

A nous! à nous!

Les voix s'éteignent.
Grand silence.

SCÈNE II

La Mendiante

Il m'a dit :
Non, tout n'est pas fini...
Il m'a dit :
En toi, non, tout n'est pas fini...
Il m'a dit :
Non, l'humanité et la nature et le monde n'est pas pour toi fini...
Il me disait
Que jamais
Hors la vie je ne m'en irais.
Il me disait :
Va ! tu vivras;
La terre où tu passas,
Jamais tu ne l'aboliras...
Mensonge, disait-il,
Songe inutile...
Chimère, folie, criait-il,
Erreur encore, erreur,
Après tant d'erreurs, erreur,
Erreur encor, ce rêve où tu te leurres.

..... Ainsi parlait-il, le berger,
Le berger de fatalité
Qui de moi s'est emparé.
Et mon âme reste impuissante
A chasser le trouble qui la hante.

Voici l'heure pourtant et le lieu du mystère,
Voici la montagne tutélaire,
Voici la nuit profonde,
Voici la nuit et la montagne où disparaît le monde.
O nouveau Valpurgis,
Pays de magie,
Nuit propice au moderne sabbat,
Site et temps d'au-delà,
C'est ici qu'on peut vivre
Le rêve qui de l'humanité délivre.
Nuit, montagne,
Désert de la montagne,
Solitude infinie
De la nuit,
Montagne pure, ô pure nuit,
C'est en votre asile
Que de l'univers on s'exile,
C'est en votre refuge
Que se sauvent les âmes de la vie transfuges,
C'est en votre retraite
Après les heures les plus inquiètes
Que finissent les ascètes;
Oh! c'est vous la Thébaïde dernière

ıe le siècle laisse aux esprits en prière ;
ontagne, nuit,
ıst maintenant et c'est ici
ıe le renoncement
son accomplissement.
.. Et je suis là,
tout au fond de moi
ouille un inexorable émoi ;
ıns mon esprit
ıelque chose d'inouï
émit ;
ı pensée vague
ıns le doute et dans le vague ;
in de vous mon âme folle,
montagne, ô nuit, malgré moi s'envole,
dans mon sang
sens
ne sais quels frissonnements,
mme si, comme si
rêve même, le rêve m'était interdit.

ɪn, je ne veux pas,
ne me souviens pas,
ne sais pas,
la n'est pas.
monde ne m'est plus,
désir ne m'est plus,
humanité ne m'est plus ;
ıi délaissé la terre,

Je suis la solitaire,
Je suis la renonciatrice ;
Des choses adventices
Rien n'a pu me toucher ;
Le berger
En vain ici s'est rencontré ;
Si le corps est pris,
L'esprit,
Lui, n'est pas pris ;
Mon âme est restée pure ;
La vérité de celle que je suis n'est pas effleurée par la souillure ;
Je ne suis plus femme ;
N'est-elle donc pas hors le monde, mon âme ?

Du fond de l'inconnu
Le berger est venu ;
Le destin
L'a conduit sur mon chemin ;
Cette chose s'est faite
Qu'au sein de ma retraite
J'ai vu advenir
L'adolescent du désir...
Et mon dessein s'est troublé,
Mon astre au ciel s'est voilé,
Mon âme s'est égarée.

La créature
Évoque l'au-delà de la nature...
La femme

xorcise l'humanité de son âme...
a mortelle
rappe à la porte de la vie spirituelle.
... Mais la mystique enceinte
e l'ascétisme et de la magie sainte
e s'ouvre qu'à l'être où l'humanité est éteinte.
... Veillons ! et que dans le silence
e confesse toute ma conscience.

Au fond de son souvenir, elle commence l'examen...

ux tout premiers jours de ma course errante
'ai vécu la vie lyrique de l'amante.
... Je suis née au sein des villes,
t, comme mes yeux juvéniles
'entr'ouvraient aux douceurs du matin,
ur mon chemin
ai vu
'élu ;
t nous avons tenté cet absolu
'être à deux
t d'être dieux,
ous les deux
'être chacun pour nous des dieux.
ai suivi des sentiers de roses,
traversai les plus belles métempsycoses,
fus la fiancée et fus la femme,
t nulle des joies qui dans l'univers clament
t nulle des souffrances et nul de leurs dictames

N'est étranger à mon âme de femme.
O cours des joies et des douleurs !
Cours divin des enthousiasmes sublimes et des erreurs !
Car je suis la femme éternelle
Et mon errance fut l'errance originelle.
Mon amour
Vogua comme une nef en l'océan des jours
Dans le mirage d'un impossible port.
Et quand l'amant fut mort
Et quand s'éteignit cette aurore,
Je connus
Qu'il était chimère, ce songe d'absolu.
.... Oui, au premier jour de mon devenir,
Oui, j'ai péché par le désir.
Mais
Je sais
Que je péchais,
Et l'erreur de l'amour s'est de mon être enfuie à tout jamais.

J'ai voulu
L'amour absolu...
J'ai souffert
De l'amour de l'âme qui désespère...
J'ai renoncé
L'amour à qui mon âme s'était donnée.
..... Et cela m'est pardonné,
Et ma première erreur par le renoncement est effacée.

Puis ce fut la seconde époque;

Et sans crainte et sans honte mon souvenir t'évoque,
O noble effort
De mon âme au-dessus de la chair et de la mort ;
Car j'ai voulu ma gloire
A régner dans les triomphes illusoires.
..... Les fards, les fleurs
Sur mon front ont fondu leurs couleurs ;
Une beauté suprême
Est née à mon visage blême
Du flot des ors, des roses et des gemmes ;
Mes doigts étaient sertis
De pierreries ;
Les satins, les velours
Ceignaient mes pas de majestés sans recours ;
Mes yeux
Eurent la profondeur des cieux ;
Et de leurs mains soumises et amies
Les féeriques Floramyes
Tissaient en moi des alliciances infinies.
Ors, fards, fleurs, artifices,
Charmes factices,
Splendeurs triomphatrices !
Ma chevelure était blonde, mes joues pâles,
Mon sourire était fantomal,
Ma voix merveilleuse et fatale
Et mon âme royale.
Les humains
Prosternaient leurs désirs et leur orgueil devant mes mains ;

A celui-là
Que meurtrissait la hantise d'une image perdue là-bas
J'offrais cette hantise et cette image et j'étais celle-là ;
A celui
Dont le cœur saignait d'âpres soucis
J'étais l'oubli,
Et j'étais le repos
Pour l'aïeul dont l'esprit penchait vers le tombeau,
Et j'avançais
Dans le ciel des plus fatidiques souhaits.
Alors
Voici que tout à coup ont sombré l'or
Et les fleurs et les gemmes et vous, trésors...
Dans mon cœur couronné de gloire
Un soir
Le passé
S'est levé...
Splendeurs funestes, enchantements misérables !
Je restai seule, indigne et lamentable.
..... Oui, ô ma conscience, oui, j'ai péché ;
Mais tu sais, ô ma conscience, que j'ai renoncé
Et que je viens vierge de regrets inutiles,
O montagne du rêve, à ton asile.

J'ai voulu
Les triomphes absolus...
J'ai expié
Le triomphe qui m'a enivrée...

Je laisse
La gloire et mon règne et ma beauté d'enchanteresse.
..... Et cela est effacé
Et ce passé,
O moi qui renonçai, m'est pardonné.

Aujourd'hui
Je suis venue vers la montagne et vers la nuit.
Dans la solitude où nul désir n'a pu me suivre
J'ai voulu vivre
La vie libératrice
Par qui mon destin s'accomplisse.
De même que les ermites
Quittaient la foule qu'ils avaient maudite,
De même que les mages
S'exilaient par les sites sauvages,
Que les croyants
Au fond des couvents
Entraient dans l'ombre et le renoncement,
De même que les sorciers
Suscitateurs des mondes étrangers,
De même que tout ce qui délaissa le monde,
Que tout ce qui s'arracha du monde,
Que tout ce qui se recréa le monde,
Moi, nouvelle croyante, moi, nouvelle sorcière,
Ascète nouvelle, nouvelle dédaigneuse de la terre,
O nuit, ô montagne,
Vers ces sommets où rien d'humain ne m'accompagne

J'ai pris ma route;
Mon cœur est vide, ma chair dissoute,
Mon âme absoute;
Ma vie à vous se donna toute.

Alors... alors... alors...
Comme l'univers s'effaçait dans une ombre de mort,
Comme je touchais la frontière
Où la nuit et la montagne surgissent hors la terre,
Comme j'arrivais
A ces sommets...
Alors s'est rencontré
Le berger...
..... Oh! il m'a prise!
Sa bouche sur ma bouche s'est mise ;
Ses bras
Ont enserré mes bras;
Sa poitrine
A touché ma poitrine;
Oh! son souffle a violenté ma face,
Et son désir m'embrasse,
Ses baisers m'enlacent...
Horreur! l'enfant de la nature
A triomphé de celle qui refusait la nature...
Horreur! il m'a vaincue,
En ses mains il m'a tenue,
Il m'a eue...

Hélas! ici viennent les âmes

Qui du monde ont traversé la flamme ;
Celles que l'amour consuma,
Elles viennent là ;
Elles s'en viennent là,
Celles que la gloire
A laissées dans le désespoir ;
Toutes,
Les âmes de la vie absoutes,
Elles prennent ainsi leur route
Vers le silence et l'isolement,
Vers le renoncement,
Vers l'achèvement...
Et moi je suis ainsi venue ;
J'ai suivi les longues routes de l'inconnu ;
Depuis que j'ai quitté
Le pays enchanté
Où fut ma royauté,
Par les jours et par les nuits,
Dans la misère et le souci,
Vers le sommet lointain
J'ai suivi mon chemin ;
Et la fatigue ne m'a pas lassée,
Et la soif et la faim ne m'ont pas arrêtée,
Et dans mes oreilles l'injure ne s'est pas fixée,
Et la violence a passé,
J'accomplissais ma destinée...

La créature

Voulait en son cœur renoncer la nature...
La femme
Désespérément exorcisait son âme...
La mortelle,
L'éternelle
Clamait hors la vie temporelle.
..... Mais pour entrer dans la vie sainte
Il faut qu'en l'être l'humanité soit tout entière éteinte ;
Et du fond de ma conscience
Monte un cri qu'elle n'est pas finie, l'ancienne errance.
Sur moi plane le vieil anathème ;
Je ne suis pas la maîtresse de moi-même ;
J'ai voulu renoncer,
J'ai renoncé ;
Mais le monde ne renonce pas ;
La malédiction ne se lasse pas ;
Le malheur a sa proie,
Sans fin il me broie ;
La fatalité
Est éternelle à me condamner.
J'ai dompté le désir,
Mais le désir
A reparu, immortel à sévir ;
C'était fini
De vivre dans l'humain souci,
Mais le berger
Qui passe par le sentier
Dans le tourbillon vient me rejeter ;

Après tant de souffrances,
Après tant de navrances,
Après tant de désespérances,
Tant d'espérances,
A la fin même de l'errance,
Le destin
Me ramène à d'inexorables lendemains.

Au fond de mon être éperdu
Qu'est-il donc advenu ?
L'adolescent sauvage
Que le sort a conduit sur mon passage,
Comment donc se fait-il
Que de son regard juvénile
Il a bouleversé
Le cours que mon idée s'était tracé?
Un mystère
Me rejette sur la terre ;
Je demeure accablée et je tremble ;
Il me semble
Que je ne puis plus maintenant,
O Satan,
Invoquer tes enchantements ;
La vie
M'a-t-elle ressaisie ?
Au seuil de la retraite
Quelque chose m'arrête,
Quelque chose d'inconnu et d'inouï m'arrête ;

Quelque chose d'imprévu
Depuis ce soir en mon être remue ;
Oh ! comment ? oh ! pourquoi ?
Du plus profond de moi
S'éveille
Une merveille...
..... Ah ! dans mon sein
Qu'est-ce qui a frémi soudain ?

D'un brusque mouvement, elle a porté ses deux mains sur son ventre, comme dans un pressentiment de la maternité qui s'y cache...

Et, avec un cri d'angoisse, elle sursaute...

Assez ! assez ! assez !
Assez de tout le passé !
Assez de l'humanité !
Assez
D'avoir été femme, assez
De tout ce par où j'ai passé !
Si l'amour
A troublé mes jours,
Que maudit soit l'amour !
Que maudit soit mon cœur,
Si mon cœur
Peut me ramener à l'ancienne erreur !
Que maudit soit mon sein,
Si mon sein

Garde quelque chose d'humain !
Maudite soit en moi la femme !
Sois maudite, âme
De la femme !
Que le soleil ne renaisse plus !
Que l'heure dernière sonne aux cieux éperdus !
Que le néant
A jamais monte de l'océan !
Je maudis la lumière ;
Je te maudis, ô terre ;
Nuit austère,
Ouvre-toi !
Solitude, aie pitié de moi !
Silence, engloutis-moi !
Le repos, le repos, le repos,
Je ne veux que le repos ;
Descends, repos !
Prends mon âme, mon cœur, ma chair,
Prends-moi tout entière !
J'ai trop de vivre, trop de chercher, trop de gémir
J'ai trop de l'existence et du désir ;
Je veux finir.
..... Voix de ma conscience
Qui retentis en le silence,
Esprit
Qui t'illumines dans l'infini
De la montagne et de la nuit,
C'est l'instant de répondre ;

Tout ce que je fus, ce que je suis s'effondre ;
J'arrive au terme du destin :
Renoncement, es-tu ma fin ?

Non... dans mon cœur
J'ai entendu l'écho de mon erreur.
..... La créature
Ne s'en est pas allée au delà de la nature.
Non... dans ma pensée
L'humanité n'est pas effacée.
..... La femme
N'a pas exorcisé son âme.
Dans mon corps
La vie existe encor.
Non !... La mortelle
N'est pas montée en le cycle spirituel.
La nature
M'a reprise ; pour un proche futur
Ma destinée est mûre ;
Un nouveau jour mystérieusement
Au fond de mon être a son avènement ;
Et elle ne peut pas
Renoncer au monde pour l'au-delà,
Celle-là, celle-là, celle-là
En qui l'œuvre du devenir
Est prête à s'accomplir.

O pleurs,

Vous montez de mon misérable cœur !
Pleurs amers,
Vous coulez de ces yeux jadis si fiers !
Montez
Et débordez,
Pleurs où sombre ma destinée !
La dernière espérance,
La suprême et finale espérance
S'en est allée au cri de ma conscience.
Je l'entends dans ce cœur,
L'écho de l'éternelle erreur...
Oui, dans ma pensée
Je vois bien que l'humanité n'est pas effacée...
Oui, quelque chose de terrible et que j'ignore
Vit, au fond de moi, dans mon corps...
La troisième épreuve
Comme les autres me laisse désolée et veuve ;
L'amour, la gloire
Étaient des folies illusoires ;
Et voici
Que renoncer même n'est pas permis ;
Un berger
A passé,
Et c'en est fait
De la retraite et de la paix,
C'en est fait
De l'avenir.
..... Eh bien, il faut mourir.

Puisque tu ne veux pas de moi,
Rêve où j'avais mis ma dernière foi,
Puisqu'il est impossible
De s'en aller au-dessus du monde tangible,
Puisqu'à d'autres courses je suis condamnée,
Puisque je suis damnée,
De l'existence et de toi, destin, je me libère ;
Adieu, monde implacable ! adieu, humanité ! adieu, maudite terre !
Adieu, ô ma pauvre âme !
Adieu, ô ma si douce vie de femme !
Adieu, ô ma pensée !
O mon cœur, ô ma chair froissée,
O celle que je fus, adieu !
Adieu !

Et toi, montagne où je n'ai pu trouver
La dernière hospitalité,
Au pied de tes inabordables cimes,
En tes abîmes
Où toute existence se broie,
Prends-moi ! prends-moi !

Elle se précipite, les bras ouverts, au milieu des rochers. Soudain elle trébuche, tombe et roule à terre, le front ensanglanté.

Cri terrible.

Elle a perdu connaissance et reste inanimée.

SCÈNE III

Aube. Une lumière blanche se répand sur le paysage; le jour croît rapidement.

Les deux Vieux Bûcherons apparaissent par le sentier qui vient de la vallée; ils ont entendu le cri de la Mendiante; ils cherchent.

— Par là...

— Oui, par là...

Ils aperçoivent le corps au pied d'un rocher et s'empressent.

— Oh!...

— La Mendiante!...

Tous deux ils s'inclinent au-dessus d'elle; ils relèvent sa tête, la soutiennent entre leurs bras.

— Elle respire encore...

— Le ciel soit loué...

Et pieusement ils la soignent.

ACTE TROISIÈME

Le matin.
Le soleil brille de tout son éclat.

SCÈNE I

Entrent Melchior, Gaspard et Balthazar.

MELCHIOR

Voyez, frères,
Comme dans cette clairière
Brille une pure lumière.

GASPARD

Oh ! quelle clarté blanche,
Voyez ! luit à travers les branches !

BALTHAZAR

Jamais je n'ai vu rayonnement pareil,
Jamais matin aussi vermeil.

MELCHIOR

C'est ici
Le pays béni.

GASPARD

C'est le lieu de splendeur
Et de douceur.

BALTHAZAR

Le voilà, le site radieux
Que cherchaient nos yeux.

MELCHIOR

Qui nous a guidés
Par les sentiers ?

GASPARD

Quel charme évocateur
Enseignait la route à nos cœurs ?

BALTHAZAR

N'était-ce pas l'astre de sereine flamme
Que seul voit l'œil de l'âme ?

MELCHIOR

Frères, combien la nuit fut pâle
Et fantomale !

GASPARD

Jamais nuit lumineuse
Ne fut aussi secrètement silencieuse.

BALTHAZAR

Dans l'atmosphère importune
Nous regardions monter la blême image de la lune.

MELCHIOR

C'était une lune de maléfices,
Une lune aux sortilèges propice.

GASPARD

Et quel silence taciturne !
Quelle immobilité dans l'air nocturne !

BALTHAZAR

Oui, des sabbats semblaient
Passer dans l'air muet.

MELCHIOR

Soudain,
A l'heure où se levaient les premières flammes du matin,
Dans la montagne nous avons entendu
Un cri éperdu,
Oh ! un cri terrible, un cri mortel,

Un cri d'horreur surnaturelle.
Et aussitôt
Nous avons quitté la cabane et les troupeaux
Et tous soucis,
Et nous sommes partis...

GASPARD

Pour fuir l'angoisse de la nuit,
Pour fuir l'influence de la magie,
Pour échapper à l'ombre qui nous enserrait,
A l'horreur où nos esprits s'engloutissaient,
Pour trouver la lumière,
Les cimes claires,
Les pures clairières...

BALTHAZAR

Vers l'étoile du réveil,
Vers le soleil,
Vers la blancheur des cieux,
Vers le matin joyeux,
Vers ce phare et ce guide,
Vers le renouveau limpide,
Oh! tous trois
Nous marchions à travers les bois,
Au long des pentes,
Dans les sentes
Où croissait le divin retour
Du jour.

MELCHIOR

Après la nuit sépulcrale
Renaît le jour triomphal.

GASPARD

L'aurore
Surgit de l'ombre et de la mort.

BALTHAZAR

Le jour, c'est la vie revenue,
C'est le salut.

MELCHIOR

Après l'horreur où sombre presque l'espérance,
C'est l'heure où la vie recommence.

GASPARD

C'est la fin des oppressions infinies,
C'est l'ère du Messie.

BALTHAZAR

C'est le divin avènement,
C'est l'accomplissement.

MELCHIOR

Et las des livides solitudes,
Des inquiétudes

Et de l'émoi
Des ténébreux effrois,
Nous avons quitté le vallon
Et nous venons
Vers le soleil fécond.

GASPARD

Jour,
Nous t'avons cherché, le cœur rempli pour toi d'amour.

BALTHAZAR

Tu t'es levé,
Jour bien-aimé,
Et nos âmes se noient
Dans un prodigieux courant de joie.

MELCHIOR

Ah! regardez! près de la grotte, là
Où le jour brille de son plus doux éclat...

GASPARD

Oui,
A l'endroit où le jour le plus pur reluit...

BALTHAZAR

Oh! dans la clairière où le jour a sa plus suave flamme,
Oui, oh! voyez! ces gens et cette femme.

MELCHIOR

Près de ces vieillards qui sur elle veillent,
Regardez cette blanche femme qui sommeille.

GASPARD

La clarté du midi
L'enveloppe d'une pureté inouïe.

BALTHAZAR

Autour de son front
Se reflète l'azur le plus profond.

MELCHIOR

C'est autour d'elle
Qu'il semble que la flamme du jour ruisselle
Et que rayonne la lumière la plus belle.

GASPARD

Oh! qu'elle est frêle et pâle!
Oh! sur son front quelle sérénité hyménéale!

BALTHAZAR

Elle repose... non, elle est évanouie, mes frères...
Oh! quelle est-elle, la blanche et divine étrangère?

Entre un Bûcheron.

1er BUCHERON

Hommes, paysans, passants, ô vous venus
Par la splendeur de ce matin des élus,
Sous ce ciel ami,
En ce midi
Épanoui,
Hommes, c'est une femme
Qui fut lamentable et qui dort et dont l'âme
Après beaucoup souffrir
Tout à l'heure se va recueillir.
Et sachez,
Vous qui passez!
Un mystère infini
S'accomplit;
Car nous qui l'avons trouvée dans la nuit noire
Et dans le désespoir,
Nous avons pénétré le secret
Qu'elle-même elle ignorait,
Et nos cœurs ont compris
Le mystère infini.
O paysans, dans cette âme qui dort
Et dans ce corps
Le sublime mystère
A pris son cours austère.
Et voici
Pourquoi le jour resplendit,
Voici pourquoi

Le ciel est pur de tout effroi,
Pourquoi
Le soleil
Est ainsi vermeil,
Et pourquoi les choses autour de nous
Montrent ce renouveau si doux.
..... Inclinez-vous,
Hommes, un enfant
Dans le ventre de cette femme est vivant.

Les trois hommes s'inclinent dans une adoration muette, et le bon Vieux Bûcheron continue...

Mais elle vient...
Sous le doux soleil et l'air serein
La vie
Peu à peu rentre en ses membres endoloris;
Ses yeux jusqu'à présent fermés
Vont revoir le jour qu'ils ont oublié
Et l'horizon
Si bon...
Oh! la voici, hommes! prions!

SCÈNE II

Soutenue par le second Bûcheron, la Mendiante arrive, les yeux à demi clos et encore insensible à ce qui l'entoure.

2e BUCHERON

Viens!
Pauvre femme... le soleil est en son plein...
Rouvre tes yeux,
Rouvre ton âme à la douceur des cieux...
Le danger est passé,
La vie va revenir à ton corps blessé...
Oui, repose-toi...
Pauvre femme... reviens à toi...

La Mendiante s'est assise sur un bloc de pierre. Peu à peu, lentement, elle semble retrouver ses sens; tous la suivent anxieusement du regard ; tout à coup, elle ouvre les yeux, et, sous le flot de lumière qui inonde ses pupilles, elle sursaute.

Cri déchirant.

Les deux Vieux Bûcherons la soutiennent, et, lentement toujours, elle revient à elle.

Long et faible gémissement.

Et sa tête se redresse; ses bras se lèvent; autour d'elle elle regarde; elle reconnaît le jour, le soleil, la montagne; ses yeux se reportent sur elle-même; instinctivement, elle arrange ses vêtements, ses cheveux. Elle aperçoit tous ces gens qui l'environnent, les choses, partout, la vie... elle vit, elle vit encore ; et le souvenir maintenant lui revient.

LA MENDIANTE

Pourquoi, pourquoi est-ce que je vis?...
A la nuit
Pourquoi m'a-t-on ravie?
Voici le jour, le monde, l'avenir...
Hommes, j'allais mourir...
Pourquoi la vue
M'a-t-elle été rendue?
A quoi bon cette nouvelle aurore?
Pourquoi mon cœur vit-il encore?

2e BUCHERON

Nous t'avons sauvée,
A la mort nous t'avons arrachée.

LA MENDIANTE

Ah!
Vous ne saviez pas
Que c'est moi qui voulus m'en aller là-bas,

Là-bas,
Dans le néant,
Dans l'océan
Du vide et du silence,
Dans l'inconscience...
Vous ne saviez pas,
Pauvres cœurs, ce que je souffris ici-bas,
Et que j'étais damnée,
Et que c'est fini, ma destinée.

2e Bucheron

Oh ! ne dis point
De tels mots... n'aie point
Ces pupilles hagardes...
Sais-tu ce que le sort encor te garde ?

La Mendiante

Non ! non !
C'en est fait des espoirs inféconds !
J'ai traversé les plus sombres époques,
Et malgré que je te veux fuir, mon souvenir t'évoque,
O suite des passés qui sans cesse en moi s'entrechoquent.
Pourquoi voudriez-vous que je revive ?
Ma vie s'en est allée à la dérive.
N'est-il donc pas temps de toucher le port ?
N'est-il pas temps d'atterrir en la mort ?
Amis,
Tout m'a trahie.

Au temps des premières épreuves
L'amour m'a laissée seule et veuve;
Moi que vous avez vue tendre la main
Et mendier mon pain,
O cœurs simples, pouvez-vous concevoir
Qu'à mes pieds, qu'à ces pieds ont fumé les encensoirs?
Pour la dernière fois,
O mon passé défunt, salut à toi!
L'humanité
Ne m'a pas accordé
La retraite où je me voulais exalter;
Non, pas même
Le refuge d'être moi-même,
Pas même
Le silence et la solitude,
Après une route si rude
Pas même l'asile
Et l'exil
De la nuit tranquille.
Les fatalités sur mon passage
Ont suscité celui qui a remis mon être en esclavage;
Et je n'ai pu m'enfuir
En l'avenir
De rêver loin du monde et du désir.
Et la vie renaîtrait?
Le jour me reprendrait?
Je me réveillerais?
Tout ce qui m'a trahi,

Tout ce que j'ai maudit,
La vie,
La course sans merci,
L'errance sans fin et sans achèvement,
Tout aurait son recommencement ?
Non! plus de la terre! plus du monde! plus des cieux!
J'ai voulu mourir, hommes, et je veux
Mourir... oh! laissez-moi!
Rien ne peut plus rien en moi.

Morne silence.

La Mendiante reste les yeux vagues, le front sombre.

Alors les deux Bûcherons se rapprochent, et, le cœur plein d'apitoiement, vers elle ils se penchent.

Melchior, Gaspard et Balthazar, au fond, attendent, attentifs et recueillis.

1er BUCHERON

O pauvre femme,
Que parles-tu de mourir ? tu ne peux pas mourir! dans ton âme,
Sache, quelque chose est né
Qui te tient à tout ce que tu veux abandonner,
Quelque chose qui renoue le cours de ta destinée :
Oui, quelque chose est né
Qui est ce but que tu cherchais,
Ce terme où ta vie aboutissait
Et cette fin
Du destin.

Oh! tu ne pouvais pas quitter la vie!
Tu ne peux pas quitter la vie !
Sache ! tu vas donner la vie!
Sache-le, ô femme! dans tes flancs
Tu portes un enfant.

La Mendiante

Un enfant...

Elle s'est levée, subitement illuminée, transfigurée.
Long silence.
Melchior, Gaspard et Balthazar s'avancent successivement.

Melchior

Femme, je vous salue,
Vous conçue
Dans le péché originel
Et sous le poids des fatalités éternelles.
Car aujourd'hui
Vous voici,
O mère des races,
Vous voici toute pleine de grâce,
Et le salut est avec vous,
Vous qui portez la vie en vous.

Gaspard

Et parmi les créatures et l'infini,
Je le proclame, vous êtes bénie,

Et c'est ce fruit de votre flanc,
L'enfant,
Qui fait que telle vous voilà saluée et bénie à travers les temps.

BALTHAZAR

O sainte femme,
Mère de l'âme des âmes,
Ayez en votre pitié
La vie qui va à vos pieds;
Et qu'ainsi cela soit
En l'éternité de la loi!

Les deux Bûcherons :

1er BUCHERON

Elle a désiré l'amour, et dans l'amour
Sa vie n'a pas fini son cours.

2e BUCHERON

Elle a désiré la gloire, et la gloire a blessé
Son âme rassasiée.

1er BUCHERON

Et puis la créature
A voulu s'en aller hors de la nature;
La femme
Exorcisa l'humanité de son âme;
La pauvre mortelle
S'est exaltée vers une vie spirituelle.

2e Bucheron

Et le fils de la nature
S'est rencontré avec la pâle créature ;
Et le fils de l'humanité
A rejeté
La femme dans le monde de l'humanité.

1er Bucheron

Mais aimer et souffrir, c'est la loi,
Et laisser après soi
D'autres pour vivre et souffrir comme soi.

2e Bucheron

Mais c'est la loi, rêver les plus folles merveilles,
Et que d'autres ensuite aient des errances toutes pareilles.

1er Bucheron

La loi, c'est tout vouloir,
C'est se hausser vers les cieux les plus illusoires,

2e Bucheron

Et que sans cesse d'autres
Du vouloir immortel soient les apôtres.

La Mendiante

Au temps des amours fatidiques,
Celui que j'ai aimé me dit de sa voix prophétique,
De sa voix de mourant,
De sa voix d'idéal amant :
Notre amour,
C'eût été que ne périsse pas notre jour;
Notre amour, c'eût été que ce que nous étions
Se perpétue parmi les générations ;
Notre amour, que n'a-t-il donc été
La continuité
Des joies et des douleurs par où nous avons passé !
Notre amour, oh ! c'était, femme, que je sois père,
C'était que tu sois mère.

Et puis,
Au sein des fards, des fleurs et des folies,
Le chevalier de mon âme meurtrie,
Le chevalier du passé de ma vie,
Oui, celui qu'évoquèrent mes mélancolies,
Il a dit, il a dit :
Va et cherche ta route!
Elle fleurira, ton âme absoute.

Alors, comme j'allais quitter
L'humanité,
Du fond de l'inconnu sur mon chemin
S'est levé le jour du destin,
Et voici que s'accomplit la fin.

Je vais être mère;
Sur la terre
Je ne mourrai pas tout entière.
O mon enfant, dans ton âme
J'enfanterai et je mettrai et je reposerai mon âme,
Dans ton jeune cœur
Battra mon cœur,
Et ta chair
Ce sera ma chair.
Chair
De ma chair,
Cœur
De mon cœur,
Ame
De mon âme,
Toi, toi, toi
Qui vas être moi,
O inconcevable joie!
Et comme moi
Tu iras ta destinée
Et ta destinée
Sera que se perpétue ma destinée;
Et de toi-même un jour
L'enfant viendra au jour
Et ce sera ton tour
Et ce sera son tour
D'aimer
Et de souffrir parmi l'humanité.

..... Oh! que le cours des choses soit béni!
Ma vie
Est accomplie...
L'enfant naîtra,
L'enfant vivra,
L'enfant sous les cieux immortels respirera.

FINALE

Strophe :

MELCHIOR

Midi, roi du jour, roi du monde,
S'épanouit en splendeurs profondes,
En chaleurs fécondes.

GASPARD

Le soleil rayonne au zénith
Et les plus antiques rites
Accomplissent leur orbite.

BALTHAZAR

La vie universelle
Parmi les choses et dans les âmes se révèle.

Strophe :

MELCHIOR

L'amour ne meurt pas, l'amour règne ;
Heureux le cœur qui saigne !

GASPARD

Les proscrits sont triomphateurs;
Heureux le cœur qui pleure!

BALTHAZAR

Le verbe traverse les gouffres;
Heureux le cœur qui souffre!

Strophe :

MELCHIOR

Que s'épandent les chants,
Que l'encens
Monte des hymnes concertants!

GASPARD

Que dans les yeux
Reluise l'or des cieux!

BALTHAZAR

Cueillons les fleurs,
Et que les cœurs
S'ornent de la myrrhe des pensers rêveurs!

Strophe :

MELCHIOR

Il fallait le martyre
Pour continuer le devenir.

GASPARD

Il fallait, ô femme,
Que le glaive transperce ton âme...

BALTHAZAR

Afin que la conscience
Au fond des cœurs ait sa délivrance.

Strophe :

MELCHIOR

Versons les arômes,
Les plus suaves baumes,
L'encens des plus célestes psaumes.

GASPARD

Que les regards
D'or éclatant se parent !

BALTHAZAR

Que la myrrhe en blanches floraisons
Monte à travers les horizons
Dans les rêves les plus profonds !

Strophe :

MELCHIOR

Le cycle des fatalités
Peu à peu s'est déroulé.

GASPARD

Les épreuves ont suivi leur cours;
Chaque sacrifice a eu son jour.

BALTHAZAR

Et maintenant
Tout a son achèvement.

Antistrophe

1er BUCHERON

Absolu! absolu!
Toi l'inobtenu!
Toi l'inconçu!
Absolu, tu résides aux cieux
Et nos yeux
Voguent vers ton fanal miraculeux.

Absolu, l'inatteignable,
Phare des mers innavigables!
Tu sièges dans l'infini,
Et nos êtres éblouis
Courent vers toi les courses sans merci.

Absolu, roi des cœurs,
Dieu, qui veux que pour toi l'on meure,
Absolu, rêve de nos frêles heures,
Tu règnes dans l'impossible,
Et nos tristes esprits brûlés d'ardeur inextinguible

Se brisent et se disséminent
Dans l'océan que ton rayonnement illumine.

Absolu, ô notre foi,
Absolu, ô notre loi,
Absolu, c'est pour toi
Et c'est par toi
Que tout marche dans le destin
Et que tout va vers sa fin
Et que rien n'est perdu
Et que la vie va vers le but,
Absolu, ô absolu !

Strophe :

MELCHIOR

O visions !

GASPARD

O dilections !

BALTHAZAR

O réalisations !

Strophe :

MELCHIOR

Viennent les blancs quadrilles
Des jeunes filles...

GASPARD

Les futures femmes
Avec des âmes
Où passeront les flammes...

BALTHAZAR

Les futures mères
Aux yeux austères,
Aux cœurs de tendresse séculaire...

Strophe :

MELCHIOR

Toutes,

GASPARD

Au long de la route,

BALTHAZAR

Sous la divine voûte...

Strophe :

MELCHIOR

Viennent les fiancés
Qui seront les mariés...

GASPARD

Les jeunes époux
Les bras noués aux cous
Des bien-aimées aux cœurs fous...

BALTHAZAR

En de mélodiques arpèges,
Avec des fleurs de neige,
En immenses cortèges...

Strophe:

MELCHIOR

Et les ancêtres,

GASPARD

Les maîtres,

BALTHAZAR

Au point de disparaître...

Strophe :

MELCHIOR

Les aïeux

GASPARD

Joyeux

BALTHAZAR

Quand les races se multiplient sous les cieux...

Strophe :

MELCHIOR

Qu'ils viennent

GASPARD

Et qu'elles viennent

BALTHAZAR

Et que chacun s'en vienne...

Strophe :

MELCHIOR

Et répande des fleurs

GASPARD

Et répande ses pleurs

BALTHAZAR

Et répande son cœur...

Strophe :

MELCHIOR

Femme, à ta divinité d'amante
J'offre l'encens aux fumées glorifiantes...

GASPARD

Femme, à la reine que tu étais
J'offre l'or aux suprêmes reflets...

BALTHAZAR

J'offre, ô femme, à la mère que tu deviens
La myrrhe, ainsi qu'aux temps anciens.

La Fin d'Antonia *a été composee pendant la seconde moitié de l'année 1892 et le commencement de 1893, et publiée en 1893.*

Elle a été représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre du Vaudeville, le 14 juin 1893. La distribution était :

Mlle Mellot (la Mendiante), MM. Lugné-Poe (le Jeune Berger), Raymond et Ravet (les Bûcherons), Magnier, Desmart et Daumerei (Melchior, Gaspard et Balthazar).

Le décor et les costumes etaient de M. Maurice Denis.

APPENDICE

Les trois parties de la Légende d'Antonia *comportent chacune l'unité de temps et l'unité de lieu... Que l'unité de temps y soit plutôt symbolique, et que l'on puisse supposer de longues périodes entre chacun des actes, cela est évident; il est évident également qu'il est fort loisible de se figurer pour chaque acte un décor différent; mais, scéniquement, chacune des trois pièces comprend la succession d'une journée, d'une nuit et d'une autre journée se déroulant dans le même lieu.*

Ces trois pièces se jouent donc chacune dans un seul décor, très simple, avec la plus grande profondeur de scène possible; est-il utile d'ajouter que les accessoires s'y réduisent au strict minimum? au contraire, il y a lieu d'attacher une grande importance aux jeux de lumière.

Les décors, dans une tonalité atténuée, doivent se garder de toute outrance; les admirables décorations peintes par M. Maurice Denis pour le Chevalier du Passé *et* la Fin d'Antonia *furent une œuvre originale et ne peuvent servir de modèle.*



La question du costume, au moins du costume masculin, semble actuellement à peu près insoluble. Les trois parties de la Légende d'Antonia *se passent à une époque indéterminée; la logique indique le costume moderne, et le costume moderne est impossible... L'auteur n'a pas résolu le problème.*

Le costume féminin, qui admet de la fantaisie, a pu se réaliser dans un sens à la fois moderne et esthétique, et la maison Liberty y a réussi à merveille pour le Chevalier du Passé.

Les Floramyes sont vêtues pareillement, en des nuances harmonisées Rosea de rose, Aurea de jaune, Gemmea de gris perle et Siderea de ble de mer, le tout très atténué. La Courtisane, sous sa perruque blonde (ca Antonia est brune dans les deux autres pièces), est en velours noir; a second acte seulement, elle est en étoffes souples très claires; au premie acte, nombreux bijoux.

L'Amante de la première partie sera évidemment très simplement vêtue toilette sensiblement 1830. La Mendiante, elle, est habillée de bure, vête-ments flottants, manteau.

Dans la Fin d'Antonia, *le costume masculin est plus aisé qu'ailleurs regler; tous les personnages hommes sont des paysans, et, ces paysan n'étant guère réalistes, toute fantaisie est permise. Avec un bonheur par-fait, M. Maurice Denis avait nuancé tous les costumes dans l'harmoni rouge-brun du décor, depuis la tunique quasi fulgurante du Jeune Berge blond, jusqu'aux blouses éteintes des Vieux Bûcherons et aux grave manteaux des Pâtres-Mages.*



Notons encore quelques coupures *auxquelles l'auteur, si nécessité en était, consentirait, — sans enthousiasme, toutefois.*

ANTONIA, *3e acte, 2e scène, pages 99, 100 et 101, depuis*

Répandez vos pensées

jusqu'à

Les âmes fidèles à leurs constances;

Ce développement, — pourtant indispensable à l'intelligence de la Tri-logie, puisqu'il expose le motif principal de la Fin d'Antonia *et doit avoir son rappel au dernier acte de cette pièce, — peut sembler moins utile si la première pièce est prise séparément; et il y a, à ce moment, si longtemps que l'acteur parle!*

LE CHEVALIER DU PASSÉ, *3e acte, 1re scène, page 164, depuis*

Nous partons,

jusqu'à

Nous porterons nos enchantements captieux.

La Fin d'Antonia, 2e acte, 1re scène. — *Le chœur des voix dans la montagne au milieu des rimes en OU, qui représentent les cris de hiboux avant-coureurs du Sabbat spirituel, expose les motifs du Renoncement Magique, mais est évidemment difficile à exécuter au théâtre ; il pourrait être réduit aux douze premiers et aux quatre derniers vers. Cette coupure a d'ailleurs été faite à la représentation du Vaudeville.*



